

Le journal en ligne gratuit des Charentais d'ici et d'ailleurs.

Le Boutillon des Charentes



N° 78 Septembre - Octobre 2021

Un dessin de Jean-Claude Lucazeau



* - Bru, belle-fille

Extrait de « Les Saintongeais font de la résistance »
(Nouvelles éditions Bordessoules)

Enfin ! Les vacances sont finies pour le Boutillon. Voici le numéro 78, l'avant-dernier avant la fin de l'année. Vous vous rendez compte comme ça passe vite, une année ? Surtout avec cette saloperie de virus qui nous pourrit la vie ? Au Boutillon tout le monde a reçu ses vaccins, respecte les procédures et, contrairement à ce que disent les habitués contestataires, nous n'avons pas l'impression d'être en dictature ! L'objectif est de voir, un jour, le bout du tunnel.

J'espère que ce numéro de rentrée vous plaira, il est, comme d'habitude, très éclectique, avec de l'histoire, des nouvelles, de l'humour, de la poésie, des conseils de lecture, et bien entendu le patois saintongeais n'est pas oublié.

Pour les « fans » de Goulebenéze, je vous livre une information : une déambulation sur les traces du grand saintongeais aura lieu le 19 septembre 2021, à Saintes, à partir de 14 h 30 (voir page 17).

Enfin, plusieurs lecteurs nous demandent s'ils peuvent écrire dans le Boutillon. Je leur conseille d'envoyer des textes, en français, en patois saintongeais ou en patois poitevin, à mon adresse mail figurant en dernière page du journal.

Une triste nouvelle cependant. Encore un patoisant qui nous quitte, à l'âge de 90 ans, en ce mois d'août 2021, et donc un peu de notre culture saintongaise et poitevine qui disparaît. Il s'agit de Paul Bailly, alias « Le Beurdessou de Pironville », qui a collaboré à plusieurs reprises à notre journal. Un hommage lui est rendu page 27.

Bonne lecture. Vous pouvez toujours naviguer sur notre site internet, <http://journalboutillon.com> et notre page Facebook <https://www.facebook.com/journalboutillon> pour consulter les Boutillons précédents.

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Sommaire

		Pages
Lettres d'un soldat à sa famille en 1909 – 1910	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	3
Un livre à vous conseiller : De sable, d'écume et d'immortelles (Jacques-Edmond Machefert) Vidéo	Michelle Peyssonneaux	7
Encore un livre à vous conseiller : Retour à Béni Farès (Jean-Bernard Papi)	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	8
Le Picton	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	8
Parole d'évangile	Jean-Jacques Bonnin	9
Le fanal d'Ébéon	Cyril Salmonie	9
Bâti pour durer	Jean-Bernard Papi	12
Le coin des poètes	Cécile Négret et Lucien Picot	16
En fouillant dans la malle aux ancêtres	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	18
Sculpteurs en Charente-Maritime	François Wiehn	20
Le coin des fines goules : cassérons sautés	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	20
Kétoukolé	Joël Lamiraud (Jhoël)	21
Dans les conversations courantes	Jean-Claude Lacazeau	23
In sonjhe	Henri-Octave Jousseume	23
Un peu de vocabulaire	Pierre Péronneau (Maït' Piârre)	24
Une histoire peu connue de Goulebenéze		25
Thieu sacré latin	Odette Comandon	26
Les histouères à Pierre Dumousseau	Pierre Dumousseau	27
Hommage à Paul Bailly Vidéo		27

Lettre d'un soldat à sa famille en 1909 – 1910

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Au milieu de vieux papiers achetés jadis dans une brocante, j'ai découvert une enveloppe contenant deux lettres écrites à Besançon, l'une le 17 octobre 1909 et l'autre le 4 janvier 1910.

L'auteur est un jeune militaire, Aris (ou Harris) Martin, qui écrit à sa mère pour lui donner des nouvelles. La famille habite à Juillac le coq, un village de Charente situé entre Segonzac et Saint Fort sur le Né.

J'ai fait quelques recherches sur la famille, par internet, et j'ai découvert qu'Aris Paul Léandre Martin était né le 23 février 1887 au domaine de Fresne, à Juillac le coq, fils de Jean-François Martin et Marie Augustine Aglaé Babin.

En 1909, il a 22 ans. Il effectue son service militaire, vient d'être nommé caporal, et a été muté à Besançon, au fort des Montboucons. Il sera dégagé de ses obligations militaires le 1^{er} octobre 1910, et reviendra au domaine. En 1914 il sera mobilisé, sera fait prisonnier le 28 août de la même année, et ne sera rapatrié que le 3 janvier 1919.

D'après les renseignements trouvés sur Wikipedia, le fort des Montboucons fait partie du camp retranché de Besançon (Doubs) dont la première phase de construction s'étala de 1872 à 1880. Sa mission était de battre les côtes de Pirey, garder le village de Pouilley-les-Vignes ainsi que les routes de Langres, Gray et le chemin de fer de Dole. Projeté initialement pour accueillir 600 hommes et 40 pièces d'artillerie, les dimensions du fort des Montboucons seront revues à la baisse, de sorte qu'il sera défendu initialement par 514 hommes, dont 11 officiers et seulement 32 pièces d'artillerie (dont 8 mortiers) répartis entre fort et batteries annexes, les pièces de défense des fossés venant en supplément. Ces effectifs et armements ont ensuite varié au fil des années.



La famille Martin habite dans un important domaine de Juillac le coq, le Fresne, qui est devenu aujourd'hui un hôtel de luxe (photo wikipedia ci-contre). Ce logis noble, construit à flanc de coteau, porte la date de 1589 inscrite près de l'oriel (fenêtre) qui orne la façade du logis. Le portail et les tours de l'enceinte semblent bien dater eux aussi de la fin du XVI^e siècle.

Le logis a appartenu au 17^{ème} siècle à la branche saintongeaise d'une vieille famille originaire du Comtat Venaissin, les Verdelin, puis, par mariage plus ou moins consanguins, aux Bremond d'Ars (1).

En fin d'article un organigramme qui permet de mieux comprendre ces mariages consanguins.

Comment, par la suite, le logis passa-t-il entre les mains des Martin ? Je l'ignore.

Besançon c'est bien loin de ce petit village charentais, et on comprend que le jeune militaire, attaché à sa famille et à son pays, ait besoin de garder le contact.

Il écrit à sa mère, qui est veuve (le père est décédé depuis peu de temps). C'est son frère aîné Daniel qui gère la propriété. Aris a également deux sœurs, Marie-Louise et Simone et un autre frère, Adrien.

Voilà donc le contexte. Je vais maintenant vous détailler ces deux lettres, très intéressantes et fort bien écrites.

Première lettre, datée du 17 octobre 1909

Au corps de garde des Monts Boucons le 17 octobre 1909

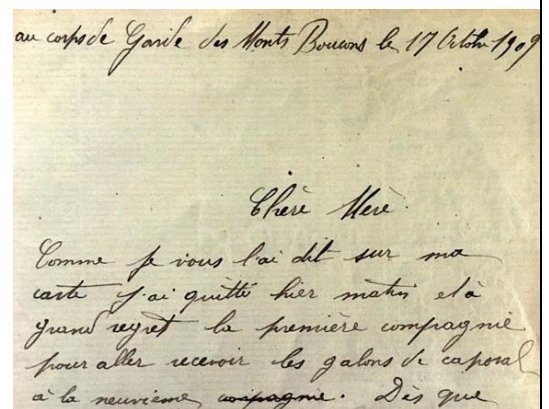
Chère Mère

Comme je vous l'ai dit sur ma carte, j'ai quitté hier matin et à grand regret la première compagnie pour aller recevoir les galons de caporal à la neuvième.

Dès que j'ai été habillé et mes galons cousus, on m'a nommé de garde au fort même. Comme tu vois, on n'a pas tardé à m'initier aux misères du grade. Aujourd'hui qu'il fait une journée superbe, peut-être la dernière de l'année, il me faut rester comme planton sur le pont levis, et faire mes relevés toutes les deux heures.

Pour le moment, je ne peux pas vous dire grand-chose au sujet de ma nouvelle compagnie. Il paraît qu'elle est assez bonne. À mon avis, la première était bien meilleure. Les gradés étaient convenables, et puis je connaissais tout le monde. J'étais très bien avec le sergent de ma section, qui était un nouveau, je le tutoyais.

Et de plus, j'étais bien vu de mes camarades. La veille de mon départ, il y en a un qui disait, en rêvant, « Harris, n'accepte pas l'autre galon, reste avec moi ! ».





Fort des Montboucons (Photo Wikipedia)

Tout ce que je peux dire de la neuvième pour le moment, c'est que la cuisine est parfaite en comparaison de celle de la citadelle qui n'était que de la « gargotte ».

Dans ma nouvelle compagnie, il y a quelques Charentais, un de Segonzac, puis il y a aussi un de ceux avec qui j'avais fait mon voyage lorsque j'allais à Besançon pour la première fois.

Sur quatre que nous sommes au corps de garde aujourd'hui il y a trois Charentais (le caporal et deux hommes). Pour le moment je suis le caporal de la septième escouade. Tu parles si je le trouve drôle de m'entendre nommer Kaporal, comme disent mes bleus du Rhône et de la Saône et Loire.

Les caporaux se sont montrés aimables pour moi, mais ils l'auraient peut-être bien été davantage si j'avais pu arroser ces galons, comme il est d'usage. Mais je n'ai pas d'argent, je n'ai pas encore touché mon mandat. J'espère bien que ça ne tardera pas.

Maintenant je vais te dire quelques mots au sujet du fort. Le fort des Monts Boucons est assez récent, il a été construit en 1880. Bien que sur une montagne, il est placé d'une façon telle qu'il faut absolument être auprès pour le voir, à 100 mètres on ne distingue rien. Il y a deux étages, pour ainsi dire, de casemates. Elles sont recouvertes d'une bonne couche de terre où pousse un beau gazon. Entre les casemates et les différents magasins il y a de longs couloirs où la lumière n'arrive que par des loubiers.

Il fait encore assez clair dans les casemates d'en-haut qui se trouvent à peu près au niveau de la cour. La cour est elle aussi dans un trou. Mais dans celles du bas, on n'y voit absolument rien. Si peu que l'on désire travailler, on est obligé d'allumer la lampe. Les casemates d'en bas sont bien à sept ou huit mètres au-dessous du niveau de la cour. Il y fait très frais. Heureusement pour moi que je loge dans celles d'en-haut.

Nous couchons dans de grands lits à deux étages pour quatre personnes, il y en a douze par casemate. Mais nous ne couchons que deux par lit, un dessus et l'autre dessous. Ce sont les caporaux et les anciens qui couchent dessus, et les bleus dessous. En temps de guerre, toutes les places seraient occupées.

Les beaux jours commencent à passer et dans quelque temps nous aurons peut-être bien de la neige. Je serais content que tu m'enverras un petit paquet comme l'année dernière, c'est-à-dire un gilet de laine et deux paires de caleçons de laine. Je crois bien que ça ne sera pas de trop dans mes caves où la fraîcheur est si grande.

Comme je viens de vous le dire tout à l'heure, le fort est situé en pleine campagne. Quand nous avons passé le pont levis, c'est-à-dire que nous sommes sortis de notre taupinière (c'est à ça que je compare les casemates avec leurs longs couloirs), nous sommes dans les champs, il n'y a plus ni murs ni rien. Aussi le soir ne se gêne-t-on pas pour descendre dans les villages en tenue de toile.

Vous êtes sans doute sur le point de finir ces vendanges. Dans votre prochaine lettre, vous m'en parlerez longuement. J'aime tous les détails que vous me donnez à ce sujet. Est-ce qu'il y a beaucoup de noix cette année ?

C'est cette semaine que va se jouer le grand coup de la Bédie (2). Que va-t-il en advenir ? Vous n'en savez probablement pas plus que moi pour le moment. Je serais content que Daniel m'écrive pour m'annoncer ses nouveaux projets sur cette propriété, si jamais il en a.

Encore quelques mots, avant de terminer. La veille de quitter la première compagnie, le tambour, un gars de Cherves, s'est mis à me parler de St Sulpice. Alors je lui ai demandé s'il connaissait St Martin. « Pourquoi me parles-tu de ça ? m'a-t-il dit. Ah je sais ce que tu veux dire, tu y connais quelqu'un ». « Oh non, ai-je dit, pas moi, mais mon frère ». « Je parie que c'est Mademoiselle Bouillaud, a-t-il dit ». J'ai répondu : « Justement ». « C'est une bonne maison, a-t-il répliqué, j'y étais domestique. Le père Bouillaud fait deux cents barriques de vin ».

Je n'ai pas songé à lui parler « dau biâ bœuf ni de belle jement ». Si j'étais resté à la Citadelle, j'aurais pu le questionner davantage sur ce sujet. Enfin si Daniel le désire je reverrai sûrement ce brave gars de Cherves et alors je pourrai encore lui demander d'autres renseignements sans en avoir l'air, et comme il cause volontiers, ce sera facile.

On a refait tous les matricules du régiment. Mon nouveau est 1098 au lieu de 14173 que j'avais l'année dernière.

J'espère que vous me répondrez longuement d'ici peu. En attendant le plaisir d'avoir de vos nouvelles, je vous embrasse tous bien tendrement.

Votre caporal qui vous aime toujours.

Martin Harris, 9^{ème} compagnie, fort des Monts Boucons, Besançon, Doubs.

Deuxième lettre, datée du 4 janvier 1910

Aris vient de passer quelques jours de permission dans sa famille, certainement pour les fêtes de Noël et du 1^{er} de l'an. Et maintenant il faut regagner la caserne. Un voyage long et fastidieux, qui nous est raconté dans cette lettre, par un soldat triste et nostalgique qui sait qu'il ne reverra sa famille que neuf mois plus tard.

Il faut d'abord prendre la ligne départementale jusqu'à Jarnac, puis Jarnac-Angoulême, Angoulême-Paris et enfin Paris-Besançon, pour arriver le lendemain soir à destination.

La lettre est écrite à Chailluz.

Il faut dire que Montboucons n'était pas le seul fort à proximité de Besançon. Il existait notamment celui de Châtillon-le-Duc, et celui de Chailluz. Apparemment, notre jeune militaire a été affecté à celui de Chailluz, en pleine forêt, difficile d'accès à tel point qu'il s'est égaré à plusieurs reprises avant de trouver sa route, en revenant de permission.

Voici le contenu de sa lettre :

À Chailluz, le 4 janvier 1910.

Chère Mère

Me voilà de nouveau à Chailluz. Hélas que je suis loin d'y trouver le beau temps que j'ai laissé dans la Charente. Le ciel est gris et brumeux, la terre couverte de neige et il fait froid.

De ma permission il ne me reste plus rien qu'un bon souvenir semblable à ceux que l'on a quelquefois le matin au réveil après un rêve. C'est qu'en effet elle a bien passé comme un beau rêve, avec tout son charme et aussi toute sa brièveté.

J'ai encore la tête pleine de votre souvenir et même je pourrais dire que mon corps est à Chailluz et mon esprit au Fresne avec vous tous. Je repasse en moi-même chacun des moments pendant lesquels nous avons vécu ensemble, et particulièrement les derniers, ceux des adieux. Je n'en oublie aucun détail. Je vous vois encore, suivant du regard la voiture qui nous emmenait pour un si long temps.

Jusqu'à Jarnac, je ne fus pas trop triste. J'ai même essayé de chanter. Malgré tout, la tristesse s'est emparée de moi. Adrien (3) partit le premier. Lorsque j'eus complètement perdu de vue son pompon rouge et son col blanc, les larmes me vinrent presque aux yeux. Maintenant j'étais seul, et pour quel temps ! Je n'avais plus personne de ma famille. J'allais bien retrouver les camarades, mais les meilleurs ne peuvent pas remplacer une mère et une sœur et des frères. C'est alors que les idées noires m'assaillirent en masse.

Enfin mon train arriva à 7 heures. Je sautais lestement dedans, et en route pour Besançon, le grand voyage était commencé. Jusqu'à Angoulême, j'ai fait route avec deux artilleurs, dont l'un avait le diable au corps, et quatre jeunes filles qui aimaient bien à rire. Le temps ne nous a pas duré. L'artilleur nous a amusés pendant tout le trajet.

D'Angoulême à Paris, il n'en fut pas ainsi. Nous étions gênés dans le compartiment et chacun cherchait à dormir. Pour moi, il m'a été impossible d'y arriver.

De Paris à Dijon, le trajet fut très monotone. J'étais pourtant bien, avec des camarades du 60^{ème}, mais personne ne disait rien. Chacun pensait à chez lui et la fatigue nous abrutissait.

Enfin, de Dijon à Besançon, ce fut un peu plus gai. Dans notre compartiment se trouvaient un monsieur, sa dame, et son chien, et une jeune fille.

Tout d'abord, nous avons bien ri des caresses qu'ils faisaient à leur Missette (c'était le nom du chien) et aussi de celles qu'il leur rendait. C'est que Missette était vraiment sans façons. Après s'être léché sous la queue, il passait sa langue sur la figure de ses maîtres, et ça avec une telle rapidité qu'on avait peine à s'en apercevoir. D'où nos rires.

Nous n'avions pas encore entretenu grande conversation, lorsque nous avons passé près d'un wagon de betteraves. « Voilà, ai-je dit, ce qui est pour frauder l'eau de vie, faire du faux cognac ».

Aussitôt le vieux monsieur me demanda d'où j'étais. Je lui ai répondu fièrement que j'étais des environs de Cognac de la fine Champagne. Je lui ai vanté la maison Hennessy, je lui ai cité les noms des plus grands propriétaires du pays, de ceux qui font des six mille et dix mille barriques de vin. J'ai terminé en disant que dans ma commune il se récoltait en moyenne trente mille barriques par an et qu'on les distillait toutes.

Il m'a répondu qu'il ne l'aurait jamais cru parce qu'il n'avait jamais entendu parler des vins de la Charente.

Ensuite, c'est la dame qui prit la parole. Elle me parla de ma famille et me demanda quand je pensais retourner au pays. J'ai répondu que je n'y retournerai pas avant la fin de mon congé, avant neuf mois. Elle trouva que c'était long. Alors, dit le vieux monsieur, la payse devra bien s'ennuyer, le temps lui paraîtra bien long.

J'ai répondu que je n'avais pas de payse. Il ne voulut pas m'écouter. « Vous ne me ferez jamais croire, dit-il, qu'il n'y a pas un petit cœur qui bat pour vous là-bas ? ». Tout le monde riait dans le compartiment d'entendre parler de la payse. Ils m'ont ainsi plaisanté jusqu'à Besançon.

Je suis arrivé à Chatillon à 9 heures, après m'être égaré deux trois fois dans les bois. J'ai passé une bonne nuit qui m'a parfaitement remis de toutes mes fatigues.

En attendant le plaisir de vous revoir, je vous embrasse bien affectueusement.

Martin Harris.



Entrée du fort de Chailluz (photo Wikipedia)

- (1) Pour la généalogie des Bremond d'Ars, voir l'article de Marie-Brigitte Charrier dans le Boutillon n° 69 de mars/avril 2020
- (2) La Bédie est une propriété située dans le village de Bréville (source : Francis Bouchereau)
- (3) Adrien, le frère d'Harris, s'était engagé à l'école de service de santé de la marine à Rochefort. Il deviendra médecin-major, fera l'Indochine, et finira comme Lieutenant-colonel.

Familles de Verdelin/Bremond d'Ars Logis de Fresne

1) De son premier mariage avec **Jeanne Vinsonneau de la Péruse**, **Jacques de Verdelin**, seigneur d'Orlac, enseigne à la compagnie des gens d'arme du duc d'Épernon, capitaine au régiment de Piémont, lieutenant-colonel au régiment de Navarre, eut une fille, **Marie Guillemette** (1607 – 1687).

2) Marie Guillemette épousa le 30 décembre 1630 **Jean-Louis de Bremond d'Ars**, fils de Josias et Marie de La Rochefoucauld-Montendre, chevalier, marquis d'Ars et de Migré, baron du Chastellier.

3) Le couple eut plusieurs enfants dont **Jean-Louis de Bremond d'Ars**, né au château d'Ars, le 10 janvier 1641, chevalier, seigneur et baron de Dompierre-sur-Charente, d'Orlac, de Saint-Fort-sur-Né, seigneur d'Angeliers, de La Magdelène, de Javrezac, etc. Il se maria avec **Marie-Antoinette de Verdelin** (cf § 8)

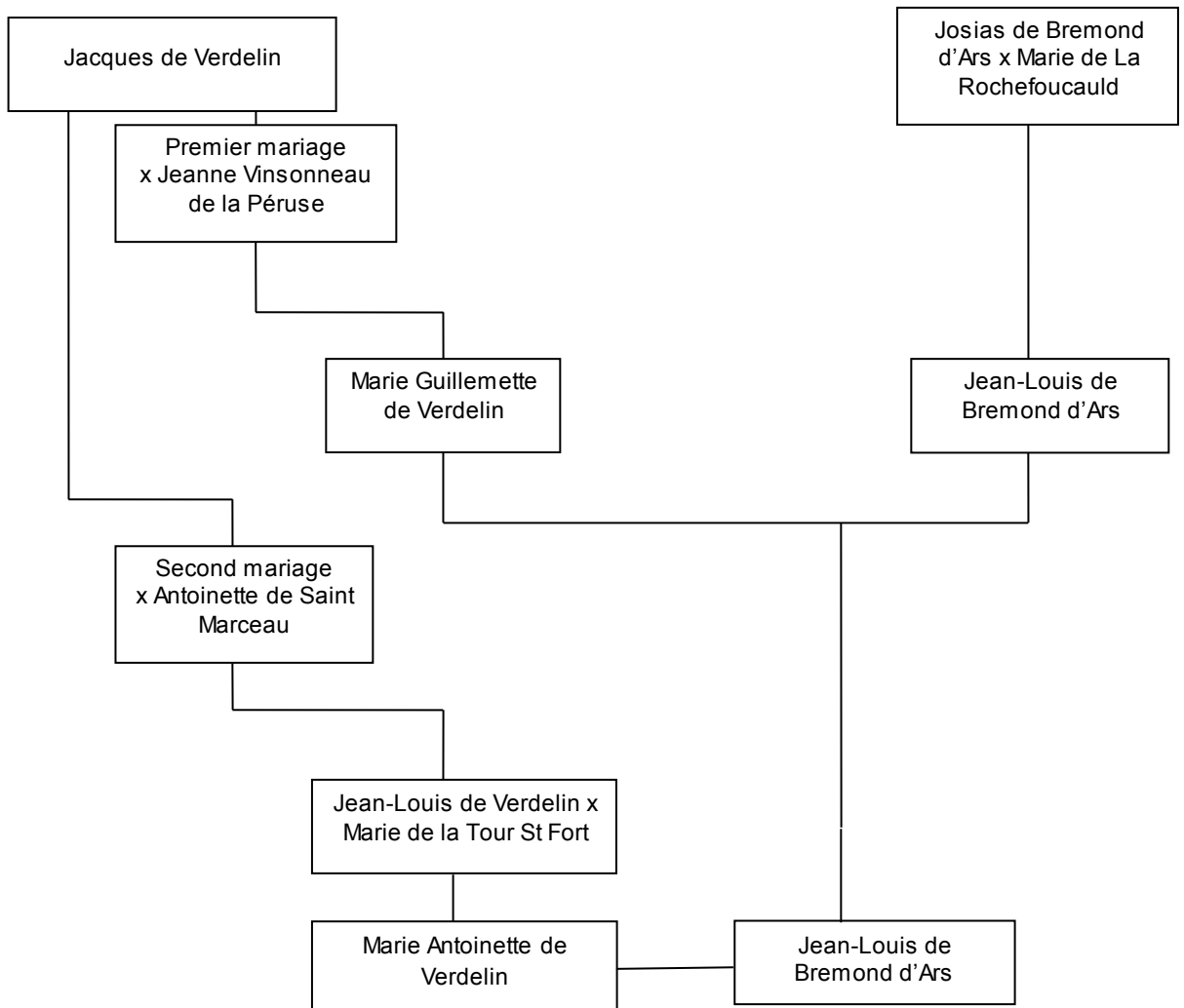
4) Après la mort de Jeanne Vinsonneau, Jacques de Verdelin se remaria le 24 novembre 1619 avec **Antoinette de Saint Marceau**, fille de Jean, seigneur de Saint Marceau, Nieul et Mazotte, et Renée Joubert.

5) Jacques de Verdelin et Antoinette de Saint Marceau eurent un fils, **Jean-Louis de Verdelin**, né à Orlac le 9 octobre 1622, seigneur de Fresne. Il fut enseigne des gendarmes du duc d'Épernon.

6) Jean-Louis de Verdelin se maria le 24 août 1648, au château du Solençon, avec **Marie de la Tour Saint Fort**, fille de René, seigneur du Solençon (Boutiers Saint Trojan) et de Marie Vinsonneau.

7) Le couple eut une fille, **Marie-Antoinette de Verdelin**, dame du Fresne et de Saint Fort sur le Né.

8) Marie-Antoinette de Verdelin épousa le 28 juillet 1668 son cousin **Jean-Louis de Bremond d'Ars** (cf § 3).



Un livre à vous conseiller

De sable, d'écume et d'immortelles (Jacques-Edmond Machefert)

Jacques-Edmond Machefert

De sable, d'écume
et d'immortelles
souvenirs



Pour la première fois, le romancier parle de lui-même.

Après le succès de *Saintes-Frayeurs*, très beau roman noir inspiré de l'affaire de l'assassin de la pleine lune*, ses fidèles lecteurs attendaient avec impatience la prochaine cuvée signée Jacques-Edmond Machefert. Ils ne devraient pas être déçus. *De sable, d'écume et d'immortelles* est un ouvrage aussi émouvant qu'inattendu : transcrivant dans une série d'anecdotes des souvenirs de toute une vie, le romancier nous fait cadeau d'un livre qui reflète en grande partie sa saga personnelle.

La démarche n'a rien d'étonnant de la part d'un écrivain parvenu au stade de la maturité. Elle est traitée ici de manière originale : pour célébrer les meilleurs instants de son existence, notre auteur a imaginé de donner rendez-vous à ses morts préférés. Que les lecteurs qui l'aimaient pour son humour impertinent se rassurent ! On ne sombre pas dans l'élégie. Ces disparus-là sont au mieux de leur forme et leur amour de la vie nous éclabousse à chaque page.

Honneur aux femmes de la famille ! Elles ouvrent cette marche qui n'a rien de funèbre. D'entrée, nous faisons connaissance avec Clémentine, la sympathique grand-mère saintaise, complice du petit garçon de jadis. Elle reçoit sa famille de Breuillet, pour le repas du dimanche, suivi d'une partie de nain jaune. Nathalie, la fille trop tôt partie, clôt le livre. Monique, l'amour de la jeunesse et de toujours, occupe, comme de juste, une place de choix. L'écrivain ressuscite magistralement leurs moments de bonheur les plus intenses. En particulier leur fascination commune pour les concerts de jazz et quelques épisodes homériques de leurs voyages et de leurs déplacements pour la sauvegarde du littoral. Du côté des hommes, voici le père et l'oncle, artisans chevronnés, chasseurs de bécasses et vigneron à leurs heures, comme il est de tradition en pays d'Arvert. Le garçonnet a le privilège d'être admis dans leur chai. Au grand dam des femmes redoutant qu'il apprenne prématurément à *beurvocher*.

L'esprit toujours en éveil, le jeune Breuilleton est immanquablement attiré par les individus hauts en couleur qui croisent son chemin : le coiffeur, conteur d'histoires et bricoleur génial que rien n'arrête dans ses inventions... Le médecin de famille d'Etaules, fumeur invétéré de Gitanes mais jusqu'au chevet de ses patients, auxquels il administre des remèdes de cheval... Plus tard, ce sera le pseudo Régis Cantabeil, partenaire désopilant de l'émission radio retransmise chaque mois sur Royan-Fréquence... Des personnalités diverses laissent de leur passage dans le pays un souvenir inoubliable. Ainsi le leader politique Michel Rocard. Ou cette vedette féminine de la chanson qui, le temps d'une soirée, porta au paroxysme l'ambiance du fameux dancing *La Grange* qui faisait fureur à Breuillet dans les années soixante... Il y a aussi les estivants logeant chez l'habitant, dédaigneusement qualifiés de *baignassouts* lorsqu'ils regardent de trop haut la population locale. Mais, quelle fierté d'avoir un copain parisien qui joue des airs de Bob Dylan sur sa guitare folk dans un bar de Mornac !

Les Saintais qui voyaient passer chaque matin en ville Jean-Claude Lucazeau, le célèbre dessinateur des albums *Les Saintongeais font de la résistance*, savoureront le chapitre qui lui est consacré. On y découvre sa bienveillance sans concessions en même temps que sa souriante philosophie: « *Aimez ce qui est chouette – Quand la vie vous effraie* », un précieux aphorisme à mettre en pratique... Mousquetaires ferraillant pour la survie du patois, en compagnie de Pierre Péronneau et de Charly Grenon, à eux quatre ils produiront *L'Air du pays***.

Jacques-Edmond Machefert est également connu pour être un homme d'images***. Celle de la couverture montre sa femme, Monique, contemplant l'océan à la Côte sauvage. Située entre la pointe espagnole et la Bouverie, non loin de la maison forestière de Négrevaux, cette plage, où flotte le parfum des immortelles des dunes, lui a toujours communiqué, écrit-il, *un sentiment renouvelé d'infini et de plénitude*.

Ayant supporté des deuils familiaux répétés, le romancier ne cache pas que l'écriture de ce livre lui a fait du bien. Les morts faisant *leur travail de morts*, qui est de *nous aider à nous améliorer*, elle l'a encouragé à repartir du bon pied... et de préparer peut-être pour bientôt de nouvelles œuvres. C'est ce à quoi nous l'encourageons de tout notre cœur.

Ce livre, édité chez *Koikalit* par Christian Robin, est vendu dans les librairies au prix de 12 Euros.

Michelle Peyssonneaux

* *Saintes-Frayeurs* - Les Indes Savantes – 2019

** *L'Air du pays* – Le Croît vif - 2011

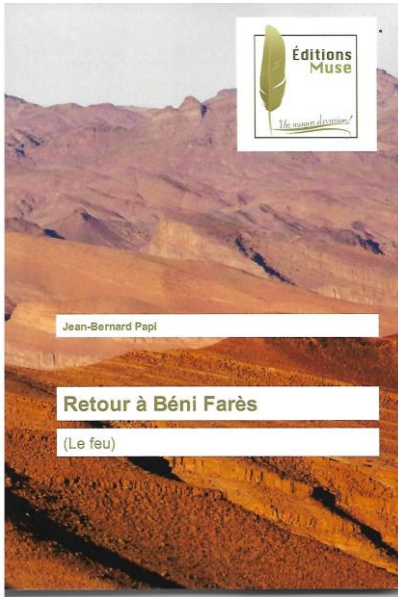
*** *Se souvenir de Breuillet*, album de photos – Geste Editions - 2008

Cliquez pour écouter la **vidéo** réalisée avec Jacques-Edmond Machefert :

[De sable, d'écume et d'immortelles](#)

Encore un livre à vous conseiller

Retour à Béni Farès (Jean-Bernard Papi)



Décidemment les auteurs saintongeais sont en forme. Après Jacques-Edmond Machefert, c'est Jean-Bernard Papi qui nous régale avec son nouveau roman.

Les lecteurs et les lectrices du Boutillon qui apprécient les nouvelles de Jean-Bernard Papi devraient aimer ce roman. L'histoire se déroule dans un pays imaginaire, l'Esperanza, dirigé par une « compagnie » composée de personnages (hommes et femmes) incompetents et corrompus. La capitale du pays est Contantz, et la monnaie est le zozo.

Le héros de l'histoire s'appelle Damien. Et le responsable de la compagnie, Michon, décide de l'envoyer pendant un mois à Béni Farès, un village d'éleveurs de moutons sans aucun confort (ni eau ni électricité ni véhicules à moteur), un bled perdu au pied des montagnes dans lesquelles se cachent des rebelles. Damien y est accueilli avec méfiance par Ali, un homme qui paraît être le chef, tout simplement parce qu'il est le plus riche du village, et qu'il donne des ordres à ceux qui sont à ses côtés et qui s'appellent tous Mohamed.

En réalité, oublié par la compagnie, Damien restera plusieurs mois à Béni Farès, ce qui lui permettra de se faire accepter par la communauté. Le chapitre dans lequel Ali demande à Damien de lui apprendre à conduire, simplement à l'aide de chaises mises côte à côte, en simulant le volant, le frein et le clignotant, est un grand moment d'humour.

Je ne vais pas vous raconter la suite, tragique pour le héros et les habitants du village. Jean-Bernard Papi en profite pour dénoncer la bêtise, la malhonnêteté, et la corruption. Le pays est imaginaire, mais l'histoire est d'actualité. Il dénonce surtout le fanatisme religieux, pas seulement du côté des Islamistes : c'est une armée commandée par des fous et des hystériques dignes de la Sainte Inquisition qui va détruire le village, sous des prétextes fallacieux.

Une histoire tragique, mais une bonne dose de cet humour corrosif propre à Jean-Bernard Papi, humour nécessaire compte tenu des situations absurdes dans lesquelles sont plongés les protagonistes. Bref, on ne s'ennuie pas à la lecture de ce roman.

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Retour à Béni Farès, de Jean-Bernard Papi (éditions Muse) – 139 pages – 26,90 euros

À commander sur : <http://www.jean-bernard-papi.com/>

Le Picton

Pierre Péronneau (Maît' Piârre)



Le Picton est un excellent magazine qui publie, à chaque numéro, des articles de qualité.

Le numéro 266 n'échappe pas à la règle, et propose une série d'articles sur les hommes du nord, appelés « Vikings », qui ont procédé à des attaques, entre les 9èmes et 10èmes siècles, en France et particulièrement en Aquitaine.

Ils ont même créé des ports d'attache, dont celui de Taillebourg : des fouilles dans la Charente ont permis des découvertes intéressantes.

Parole d'évangile Jean-Jacques Bonnin

Entendue en Charente limousine et rapatriée en Saintonge, à la foire de « Pont Labbé les Bounnes Monghettes », par exemple, où il m'arrivait d'accompagner mon cousin Maurice, qui y venait voir s'il n'y avait pas *quéque petit viâs* à acheter pour « l'expédition ».

Mais ça pourrait tout aussi bien être à la célèbre foire de Rouillac, une véritable institution, qui se tient les 27 de chaque mois, et qui perdure, malgré les difficultés dues à la Covid, et dans le respect des « gestes barrières ».

Ou encore à la respectable foire de Saintes, premier lundi de chaque mois qui, avant la création du Parc des Expositions, s'étalait depuis le cours National pratiquement jusqu'à la Gare.

Ou celle de la Latière dans la Double, dont l'origine incertaine remonte au Moyen Âge, et qui à l'origine aurait été un marché d'échanges pour les voleurs de chevaux.

Les foires étaient des manifestations absolument indispensables de la vie rurales ; lieux d'échanges commerciaux mais également conviviaux : faire des affaires (achats, ventes ou échanges) aller « aux nouvelles », et rencontrer amis et connaissances, ou parents, sortir pour quelques heures, se distraire de la monotonie des tâches agricoles récurrentes.

Ughène et Amess se sont rencontrés et, après s'être demandé le portement, ils sont en grande discussion.

- « I savant pas si o l'est vrai mais i zou cré ben, o s'disant que l'bon Yeu l'aurait ine beurghoise, et d'après qua s'rait ben bitoune.

- Veux-tu te taiser ! Es tu fou moun émit ? O l'est ine sorte de blasphème de dire thieu, malheureux ! Et qui étou qui zou disant ?

- O l'est l'thiuré, té, pardi ? Qui veux-tu quo seye ?

- Le thiuré ? !

- Ouais, tu l'as j'hamais entendu à la messe, qui disant : « Mes chers frères, o nous faut faire confiance au bon Yeu et à sa grande Cllémence ... ».

Le fanal d'Ébéon Cyril Salmonie



Cognaçais de naissance, j'ai passé ma petite enfance du côté de Cherves, mon enfance et adolescence au pays Buriaud, à Villars-les-Bois. Je suis devenu homme à Saintes. Je vieillis maintenant loin des Charentes pour mieux me souvenir à travers des contes et des histoires que j'écris. J'anime sur Radio Poitou, une chronique mensuelle « Cyril nous balade » où à partir d'un thème, je fais découvrir la région à travers les monuments, les personnages, les histoires et nos histoires.

Ma page Facebook « Cyril nous balade – Radio Poitou » met l'accent sur les activités à faire dans nos campagnes sans oublier ceux qui font vivre ou qui ont fait vivre notre région. Bref, je n'oublie pas d'où je viens.

Il existe en rase campagne un lieu qui suscite mystères et controverses. Personne n'est d'accord sur l'origine de ce tas de pierre. Les archéologues, les historiens et les plus vieux ne sont d'accord ni sur le comment ni sur le pourquoi. Au milieu de champs et de vignes, entre Authon et Nantillé, il y a cette pile de pierres érigée mais personne en Saintonge, ni même au-delà, ne sait à quoi servaient ces pierres. Tout le monde qui vient sur ces terres voit cette pile de pierres.

Une autre question reste en suspens comme les deux premières, le « par qui » est plus polémique car tout le monde a sa propre opinion. Les archéologues disent que ce sont les Romains qui ont construit une sorte de phare pour les voyageurs à pied ou en charrette. Les historiens pensent plutôt à un seigneur d'ici qui voulait délimiter ses propriétés et les vieillards, eux, ne pensent pas, ils racontent.

Gaston est un vieillard qui vit en retrait, dans une petite maison toute délabrée loin de tout village, cachée derrière un bois. C'est juste une petite maison construite là, au milieu de nulle part. Il va très peu au village d'Authon si ce n'est pour acheter son tabac et quelquefois son pain mais il ne côtoie personne.

Si dans son aventure il croise un villageois, ce n'est pas pour causer ni même pour lui faire un signe de tête. Il marche droit Gaston, le regard à droite, à gauche. Il fait toujours le même trajet quand il ose s'aventurer à Authon. Il sort de chez lui très tôt le matin, avant que le soleil ne pointe son nez. Il se retourne après quelques pas et regarde sa vieille bicoque. Quatre murs de pierres soutiennent un toit qui est délabré par endroit.



Du lierre sort de partout et entoure sa demeure. Sa maison est petite au milieu de toute cette broussaille et d'herbes hautes. Il regarde et soupire. Il part. Il traverse des bois et des champs à la lueur du petit matin. Hiver comme été. Sous la pluie, la neige, le soleil, Gaston prend toujours le même chemin et pour la deuxième fois il soupire. Il soupire car au loin se trouve un tas de pierre, le fanal d'Ébéon.

Pendant quelques instants, le visage de Gaston change. De vieillard buriné il devient pendant ces quelques instants un jeune homme souriant. Un charmant. Cela ne dure guère et il reprend sa route. Il marche le regard droit, silencieux. Il longe d'autres bois et d'autres champs, il entre dans le village d'Authon d'un pas décidé. Devant le bureau de tabac, il jette son regard à droite, à gauche et derrière. À chaque fois, c'est le même rituel comme s'il soupçonnait d'être suivi ou d'être vu. Il franchit la porte, ni un bonjour ni un regard. Il montre du doigt son tabac à l'étal. Il laisse tomber quelques pièces et il sort.

Il reprend sa route. Il passe devant la boulangerie sans s'arrêter. Aujourd'hui il n'achètera pas de pain. Gaston va toujours d'un pas décidé cette fois en direction du château d'Authon. Il s'arrête et pour la troisième fois il soupire. Son visage ne change pas mais de ses yeux coule une larme car Gaston sait d'où il vient.

Sa larme coule lentement sur ses rides comme s'il revivait son passé à lente vitesse. Immobile, il reste là et attend que sa larme coule et tombe. C'est à ce moment qu'il reprend sa route. Toujours le même chemin sans s'arrêter. Il longe les mêmes bois et champs. Au loin, le fanal d'Ébéon. Quand il voit derrière les bois sa maison il est comme soulagé. Il passe la porte et il attend. Il attend que la journée passe. Une fois la nuit venue, il allume une bougie jusqu'à tard. Pas un bruit dans sa maison ni aux alentours.

Les jours et les nuits passent. Gaston pour s'occuper fait quelques besognes pour que sa bicoque ne s'écroule pas. Quand il a terminé, il s'assoit sur un vieux tronc d'arbre et regarde au loin l'horizon, une cigarette au coin des lèvres.

Un beau matin il s'aperçoit qu'il n'a plus de tabac. Au moment de fermer la porte de sa maison, il entend un craquement. Pourtant là où il habite, derrière un bois, ce craquement passerait inaperçu mais il n'a rien d'inhabituel. Gaston écoute et attend. Rien ne se passe.

Il fait quelques pas mais il ne se retourne pas comme chaque fois qu'il décide d'aller au village. Il suit toujours la même route, il traverse les mêmes bois et champs. Au loin il regarde le fanal d'Ébéon, sans s'arrêter et il ne soupire pas. Il ne s'est pas retourné au sortir de sa maison, il ne soupire pas devant le fanal, il va droit.

Le craquement qu'il a entendu ne lui a pas plu et l'a déconcerté. Il entre au village, il va droit en direction du bureau de tabac. Il entre, montre son tabac, quelques pièces sont lancées sur le comptoir et il sort. Aujourd'hui, il s'arrête devant la boulangerie. Il entre, une clochette accrochée en haut de la porte annonce l'arrivée des clients. Il attend qu'un gros bonhomme en tablier blanc couvert de farine et coiffé d'une sorte de béret blanc ridicule arrive. Le boulanger passe une petite porte et lui dit un bonjour sonore qui fait trembler les murs. Il regarde Gaston de ses gros yeux. Celui-ci montre ce qu'il veut comme il le fait au bureau de tabac.

Le gros boulanger lui donne son pain. Gaston jette ses pièces comme il le fait quand il achète son tabac. Il les jette sur le comptoir et il prend son pain. Il regarde le boulanger et ne dit rien. Il sort par la même porte mais la petite clochette accrochée à la porte ne fait aucun bruit. Elle ne sonne pas. Il s'arrête et regarde la clochette. Il se retourne pour regarder le gros boulanger mais celui-ci a déjà passé la petite porte par laquelle il est venu, en direction de son four. Gaston ferme la porte et se retrouve dehors. Il est déconcerté par cette clochette qui a sonné quand il a ouvert la porte mais qui est restée muette quand il est ressorti par cette même porte. Ce matin un craquement inhabituel et après cette clochette qui ne sonne pas. Quelque chose ne va pas. Gaston reprend sa route.

Aujourd'hui, il ne se poste pas devant le château, comme il le fait habituellement. Il sort du village. Il longe toujours et encore les mêmes bois et champs. Il ne jette aucun regard au fanal d'Ébéon quand il sent sa présence au loin. Il est maintenant devant sa maison, sa vieille demeure. Son pain sous son bras, il regarde sa bicoque que le lierre maintient debout. Il est à quelques pas de sa porte et il regarde. Un petit rien le trouble maintenant. Une tulipe sauvage est accrochée à sa porte.

La tulipe sauvage, une fleur qui se cache sous l'ombre de quelques arbres. Elle est de ces fleurs qui annoncent que les beaux jours arrivent à grands pas. On ne la voit guère, car les temps ont bien changé, mais on l'aperçoit si on sait la chercher. Dans ces lieux de Saintonge, on appelle cette tulipe « Perrot ». De ses pétales violets à damiers blancs elle pointe son nez de mars à mai. Elle ressemble à une petite fée et ne se montre qu'à la dérobée.

Gaston regarde cette tulipe. Ce qui le trouble, ce n'est pas cette fleur sauvage mais le moment de l'année où Perrot doit être en fleur. Il sait que ce n'est pas l'époque où elle doit être cueillie car en hiver, tout est mort en attendant la renaissance de toute vie qu'est le printemps.

D'un air contrarié, il ouvre la porte et la claque derrière lui. La tulipe sauvage tombe sous le coup brusque. Elle se retrouve par terre et le vent la projette dans les airs, la faisant danser et tourner sur elle-même. Elle s'éloigne malgré elle avec, pour seule compagnie, le vent qui chante une complainte. Gaston, lui, n'allume pas sa bougie aujourd'hui quand vient la nuit. Il attend dans le noir. Il est muré dans ses souvenirs, silencieux comme il le fait chaque nuit. Il se souvient.

Ce vieil homme que nous connaissons maintenant a vécu plusieurs vies. Son visage ridé fut jeune et beau. Il n'a pas toujours été ce vieillard solitaire. Avant, c'était un jeune homme d'une famille noble et ancienne. Une famille qui était importante en Saintonge. Gaston a porté fièrement le blason familial au cours de chevauchées à travers les campagnes. Il a hissé haut l'étendard de l'aigle couronné aux ailes déployées. Un de ses aïeux fut compagnon de Saint Louis durant l'épopée des Croisés en Terre Sainte, un autre fut, dit-on le fameux Barberousse, ce pirate terrifiant qui défiait les royaumes. Gaston, lui, fut un jeune homme courageux de la famille d'Authon.

Il ne fit aucune bataille, ne participa à aucune campagne, ne fut jamais compagnon d'un roi. Gaston ne fut courageux que dans une quête, et il se souvient du lieu où il vit ce qu'aucun de sa famille ne vit. Il n'a pu faire de choix, le choix lui fut imposé. Le choix de vivre et de se souvenir sans pouvoir en parler à quiconque.

Le jour ne s'est pas encore levé que déjà Gaston est dehors. Il regarde l'horizon assis sur son vieux tronc, et de ses yeux coule une larme. La même qui coula quand l'autre jour il était devant le château d'Authon, le château de ses ancêtres. La larme tombe à terre car il sait ce qu'il doit faire aujourd'hui.

Il se lève et regarde sa petite et vieille maison derrière lui. Il ne soupire pas car il sourit. Gaston n'a plus souri depuis longtemps. La dernière fois c'était au fanal d'Ébéon. Il se dirige vers ce tas de pierre. Il traverse des bois et des champs, il emprunte des chemins qui lui sont familiers. Il longe d'autres bois et champs et marche droit vers son but. Le jour se lève à peine quand il arrive à destination. Il est maintenant devant le fanal. Personne ne sait ce que sont ces vieilles pierres. Gaston le sait mais il ne l'a dit à personne. D'ailleurs qui l'aurait cru ? Il n'est pas fou mais il sait que personne ne le croirait s'il disait ce qu'il a vu quand il était encore jeune et beau, il y a bien longtemps.

Il est là devant le fanal d'Ébéon. Il se souvient. Il était ce jeune homme de bonne famille. Il était à cheval quand un matin très tôt il la vit. Une jeune fille à la robe violette à damiers blancs. Qu'elle était belle ! Dans ses cheveux blonds de petites fleurs blanches et jaunes formaient une couronne. Elle marchait à travers champs comme une ombre fantomatique. Elle se dirigeait vers une tour qui était là depuis longtemps déjà. Gaston suivit au loin cette jeune fille laissant son cheval attaché à un arbre d'un petit bois. Il la suivit du regard, il était fasciné par sa beauté. Il ne l'avait jamais vu, ni au village d'Authon, ni même dans les autres villages.

Il fit quelques pas comme attiré par elle. Il marchait maintenant dans sa direction sans faire de bruit. Elle arriva à la tour de pierre. La tour était haute d'une dizaine de mètres. Au milieu d'un grand champ où l'herbe ne poussait pas, la tour elle, était au milieu d'herbes très vertes qu'on appelait le cercle des fées. La belle, devant cette tour, récita quelques mots que ne put entendre Gaston. Il continuait à avancer, il était à plusieurs mètres caché par la lisière d'un bois, quand, sous ses pas une brindille craqua. La belle jeune fille s'arrêta de réciter ses mots qui semblaient être de douces paroles à l'ouïe de Gaston, au fur et à mesure de ses pas. Gaston continuait de marcher et n'avait nullement fait attention à ce craquement qu'il avait causé. La belle, elle, se retourna et le vit. En un clin d'œil, comme balayée par le vent qui commençait à souffler, elle disparut.

Gaston, lui, s'était arrêté. Il cherchait des yeux cette belle inconnue qui avait disparu. Il regarda à droite puis à gauche. Il n'avait pas rêvé. Elle était là devant lui, elle n'y était plus maintenant. Il était perdu par ce qu'il avait vu et pendant un long moment il comprit qu'il ne la reverrait pas. Il reprit le chemin du retour en direction de son cheval qui l'attendait à un arbre. Il marcha de longues minutes mais ne le trouva pas. Il ne retrouva plus le bois. Gaston savait qu'il n'était pas perdu car il connaissait chaque coin de ces terres qui étaient siennes, il était seigneur d'Authon. Il chassait sur ses terres depuis enfant, il aimait se promener à pied ou à cheval à travers champs, dans les bois. Mais ce jour-là, tout avait changé.

Le jour était déjà bien entamé et Gaston errait à travers bois et champs. Il longeait d'autres bois et d'autres champs, il marcha et marcha jusqu'au coucher du jour. À la pénombre du soir, il aperçut une vieille maison cachée derrière un bois. Rien ne lui faisait penser qu'elle était habitée. Elle était certainement abandonnée. Il fit quelques pas et passa devant un vieux tronc d'arbre couché devant cette demeure. Il était maintenant devant la porte et il frappa énergiquement mais ne reçut aucune réponse. Il frappa encore plus énergiquement et là encore aucune réponse. Il poussa la porte et vit, assise sur une chaise, une figure qui le regardait. Gaston fit quelques pas dans cette maison poussiéreuse. Le bois des meubles était pourri, quelques objets ici et là. Une bougie allumée était posée sur une table. La flamme dansait et projetait des ombres sur les vieux murs. La figure assise s'approcha lentement de la bougie et commença à parler. Gaston ne bougea pas.

« Je sais qui tu es chevalier. Tu es Gaston, Seigneur d'Authon. En tant que Seigneur de ces terres, tu connais les histoires que racontent les vieillards et les paysans. Si tu ne les connais pas, tu t'es aventuré trop loin de ton confort. Chevalier, tu as une destinée que tu n'as plus maintenant car ta jeunesse a fait de toi un impétueux, même si tu étais bon et sage. Un instant où tes impulsions sont venues te prendre comme le vent qui n'attend pas et souffle.

Tu m'as vue ce matin. Tu as cru bon t'approcher un peu trop près et ta vive impulsion ne t'a pas arrêté. Tu as été bien vaillant chevalier à venir voir ce que je faisais. Mais ta vaillance sera perdue car tu as vu en moi une belle jeune fille mais il n'en est rien. Je suis vieille et là où tu te trouves c'est ma demeure. Ma vieille demeure qui comme moi attend.

Je m'appelle Perrot, une vieille fée. Une fée des champs. Je suis née sur ces terres, tout comme toi chevalier, un beau matin de printemps. Quelques jours par an, je redeviens une belle jeune fille. Aux équinoxes et aux solstices je marche en direction de cette tour d'Ébéon et je chante. Je chante la perte de mes deux sœurs qui sont mortes après avoir érigé la tour car elles ont été vues par des chevaliers. Ces chevaliers ne connaissaient pas ce que racontaient les vieillards et les paysans. Ils ont voulu attraper mes sœurs. Elles sont mortes et sont devenues poussière. Personne ne doit me voir à aucun moment. Mais toi Gaston, Seigneur d'Authon, tu m'as vue. Tu voulais m'attraper mais je me suis échappée.

Je ne te punirai pas car tu es un homme. Mais je te maudis car tu es un chevalier, un homme culte et aux bonnes manières. Je te maudis car tu dois connaître les histoires de tes terres. Je te maudis car tu as cru bon t'approprier ce qui ne te revint pas de droit. Les fées sont libres et ne suscitent aucun regard de la part des hommes.

Tu resteras dans ma demeure Gaston. Tu vieilliras lentement tout comme tes terres qui seront perdues. La famille d'Authon ne sera plus car tu seras le dernier de tes ancêtres. Tu resteras ici et quand tu iras au village tu ne parleras point, ni même pour demander des provisions. Personne ne saura qui tu es Gaston. Toi seul le sauras. Tu vivras longtemps et tu te souviendras pourquoi je te maudis Gaston.

Quand tu comprendras pourquoi je te maudis, des années auront passé. Tout aura changé. Personne ne se souviendra ni de toi ni de ta famille. Quand tu comprendras, je serai là pour t'accueillir et t'emmener vers ta dernière demeure. Je te dois bien cela.

Tu entendras un craquement comme celui que tu as fait ce matin. Un craquement qui signifie l'interruption de toute chose. Puis quand une clochette ne se fera pas entendre, ce sera pour te faire savoir que le vent efface tout souvenir mais pas les vieilles histoires que racontent les vieillards et les paysans. Et enfin, tu me verras. Je serai à ta porte et je t'emmènerai vers ton ultime destination. Tu seras à mes côtés au fanal d'Ébéon.

Planté au milieu de champs et de vignes, il y a un tas de pierres dont personne ne sait rien. Certains soirs dans l'année, plus précisément aux équinoxes et aux solstices, des promeneurs disent avoir entendu une triste complainte qu'apporte le vent. Ils rapportent à qui veut l'entendre avoir écouté cette chanson et ils assurent avoir entendu le nom de Perrot et Gaston.

La famille d'Authon a disparu depuis bien longtemps. Les registres de cette famille sont en cendre et personne ne s'en souvient. Le château d'Authon est toujours là et a connu de nombreux propriétaires qui ne savent rien ni de Gaston ni de la famille d'Authon.

Si vous vous aventurez sur ces terres, n'oubliez pas les vieilles histoires que racontent les vieillards et les paysans, car en Saintonge il y a certains mystères qui doivent rester des mystères. D'ailleurs, le fanal d'Ébéon est sur le lieu-dit *Bois Charmand* car pour arriver à ce fanal, il nous faut traverser des bois et des champs. C'est d'ailleurs ce qu'a fait, il y a très longtemps, un chevalier jeune et beau, un charmant.

FIN

La chanson de Perrot

Un soir nous étions
Trois sœurs, nous nous aimions
Temps de bonheur nous vivions
De nos mains cette tour nous bâtissons

Le malheur nous est tombé
Deux sœurs mortes j'ai pleuré
Quand est apparu un charmant aimé
Moi Perrot j'ai condamné

Gaston et moi, maintenant nous partons
Dans le vent nous reviendrons

Bâti pour durer **Jean-Bernard Papi**

Il était monté dans le grenier dès son petit déjeuner avalé afin d'inventorier, et trier, l'in vraisemblable bric-à-brac accumulé par ses parents, son père surtout. Il ne pensait pas en terminer avant cinq heures ce soir, heure à laquelle les chiffonniers d'Emmaüs devaient passer prendre les quelques meubles qui restaient et le bazar du grenier. Il était décidé à repartir le lendemain pour Paris. Lorsque son père et sa mère étaient encore de ce monde, c'est lui, Antoine, le fils, qui avait la charge du grenier. Cela se bornait à aller y chercher, ou y ranger, l'objet qui tout à coup les encombraient ou qui, inversement, leur manquait et dont ils craignaient la disparition.

– Tu l'as jeté, grondait son père à l'adresse de sa mère à propos d'un brimborion d'objet qu'il ne trouvait plus.
– Dans la pagaille que tu accumules, tu ne sais même plus ce que tu fais de tes affaires, ripostait-elle. Tu as dû demander à Antoine de le monter au grenier.

Et aussitôt Antoine grimpa à l'échelle de meunier pour aller vérifier. Ils attendaient ses visites pour lui faire jouer les déménageurs. C'était aussi incontournable qu'un règlement de police. On aurait dit qu'il fallait qu'il accomplisse cette sorte de cérémonie avant de reprendre sa place au sein de la famille. Il s'agissait, supposait-il alors, de vérifier que sa docilité était intacte. Tout à l'heure il pensera différemment. En vérité, il s'agissait tout simplement de lui signifier que le grenier et son contenu le concernaient en priorité et qu'il devait vérifier, à chaque passage, si tout était en ordre là-haut. Ne va pas te casser une jambe sur cette échelle ! criait pourtant sa mère en cherchant à le retenir par sa veste. Son père, qui possédait sur le bout des doigts toutes les répliques de leur comédie conjugale, ripostait qu'Antoine avait de bonnes jambes et une bonne vue. Pas comme lui qui pesait maintenant pas loin de cent kilos et qui portait des lunettes épaisses comme des loupes d'horloger.

– C'est mon fils nom d'un chien et pas n'importe quel freluquet ! C'est aussi un député ! brailait-il en se rengorgeant avec l'espoir que les voisins entendent.

Maintenant qu'ils étaient morts tous les deux, il fallait vider la villa pour la vendre. Il était hors de question pour lui de vivre à Royan, ou même d'y séjourner pendant les vacances. Ni Maryse, ni lui n'aimaient la mer. Ils aimaient juste la montagne le temps d'une escalade et un peu la campagne, le temps d'un week-end de chasse. Une énorme perte de temps, disait-il de ceux qui se font bronzer. Un comportement avachi à l'opposé de « l'esprit d'entreprise et de l'amour de la nature », les deux composantes principales de ses discours électoraux.

Il devait tout à son père. À son corps défendant parfois, c'est vrai. Sa réussite scolaire tout d'abord, Normale Sup. et l'ENA ; études qui l'avaient mené d'Hiersac, un petit village de Charente, jusqu'à l'Assemblée nationale. Il lui devait aussi quelques qualités indispensables comme le désir de vaincre, la volonté d'être le meilleur. Grâce à lui, il était devenu « une personnalité forte, un homme généreux et un dialecticien capable de défendre ses idées, toutes ses idées, pied à pied, valeurs qui avaient séduit Moricet, le chef de son parti » comme avait écrit à son propos une chroniqueuse politique dans le Point. Son père avait été instituteur. Instituteur de la naissance à la mort, aurait été une bonne épitaphe. Un grand entiché du Bled grammairiste et orthographe, des Choix de lecture de Mironneau, du Courtier et Grill trains et robinets de baignoires, et surtout de Sully Prudhomme, prix Nobel de littérature, récitations et morale. Le seul poète français, affirmait son père à avoir mérité cet honneur.

Sully Prudhomme fabriquait des vers, pensait-il sans plus comme d'autres écrivent des recettes de cuisine. Mais même lorsqu'il était à l'ENA, il se serait bien gardé de le contredire de peur de le voir enfilet les tirades du poète les unes après les autres sur ce ton déclamatoire qui faisait vibrer la vaisselle dans le buffet de la salle à manger. Ils étaient là, ces grands pédagogues, leurs livres bien rangés dans une malle avec ceux des fabricants de dictée, les Anatole France, les Jean Aicard, les Erckmann-Chatrian, les Edmond Perrier et autres G. Bruno dont il pouvait lire les noms sur les tranches presque neuves. Il les choisissait si difficiles ses dictées que même ses collègues, les autres instituteurs, n'osaient s'y frotter de peur de faire eux-mêmes des fautes.

Il se souvenait encore de sa voix puissante, légèrement éraillée par la cigarette, qui dictait en marchant entre les rangs : « À deux heures (virgule) entra monsieur le pasteur Speck (Speck est inscrit au tableau, ceux qui feront une faute auront deux points en moins) avec ses larges souliers carrés au bout de ses grandes jambes maigres et sa longue redingote marron... J'ai l'honneur d'annoncer à la compagnie que les cigognes sont arrivées... Aussitôt les échos de la brasserie répétèrent dans tous les coins : Les cigognes sont arrivées ! (Point d'exclamation) Les cigognes sont arrivées ! (Point d'exclamation) ... »

Ou encore cet autre morceau de bravoure : « Fulton (Fulton est inscrit au tableau, etc.) naquit aux Etats Unis de parents très pauvres. (Point) Il ne put que très difficilement réaliser son rêve : fabriquer un bateau à vapeur... un Français, dénommé Andrieux (inscrit au tableau...) fut le premier à lui verser six dollars pour prix d'une traversée de l'Atlantique ce qui fit couler des larmes de bonheur sur les joues du bon monsieur Fulton. » Aujourd'hui il était encore capable de réciter entièrement certaines d'entre elles. Des dictées où il faisait zéro faute. Et une faute à celle dite « de Mérimée ».

Quelle destination donner à ces reliques ? Il fit plusieurs paquets et nota le contenu sur le papier d'emballage. Il ramènera tout ça à Paris et avisera. Ce n'est pas le genre de choses qui intéressent les chiffonniers d'Emmaüs. C'étaient aussi des objets trop intimes, trop personnels avec des signets et des notes en marge, pour les abandonner aux mains de n'importe qui. Son père, il se souvient, les manipulait avec un immense respect.

À l'autre bout du jardin, la marée haute battait son plein et l'océan cognait contre les rochers qui bordent l'ancien chemin des douaniers devenu rue de la Falaise. Avec sa vue sur la mer, songea-t-il, la villa et son jardin se vendront bien. L'immobilier est en plein boum dans la région lui avait confié son ami le Secrétaire d'état au tourisme. La villa était aussi à deux pas du Garden Club, une sorte de centre de loisirs où son père allait bridger et où lui-même avait disputé quelques tournois de tennis lorsque, plus jeune, il venait passer deux ou trois jours en famille. Un sport qu'il pratiquait encore avec sa femme. Sa silhouette devait être svelte. Ce qui comptait, pour les électeurs, c'était l'apparence, l'image. Il se teignait les cheveux maintenant grisonnants pour la même raison.

Ses parents avaient acheté cette maison lorsque son père avait atteint l'âge de la retraite. Ils avaient fait mouvement vers la côte avec tout un fourbi de caisses et de malles qui renfermaient quarante années d'apostolat scolaire à la campagne. La smala d'Abdel Kader, ironisait son père. « C'est pour ton biographe plus tard, » lui disait-il en désignant l'empilement des caisses. Ce qui le faisait sourire. Qui écrit la biographie d'un député de nos jours ? Un peu avant de quitter l'Education nationale, son père avait été nommé directeur de l'école où il enseignait depuis toujours. Il en était très fier. Il avait même reçu les palmes académiques le jour de son départ... La caisse qu'il venait d'ouvrir contenait des cahiers de compositions récupérés avant que les élèves ne les détruisent. « Les cahiers au feu et le maître au milieu ! » chantait-on chez les chenapans.

– Ou bien vous les gardez pour vos enfants, ou vous me les confiez ! exigeait-il, outré que l'on puisse détruire ainsi ce qui faisait son fond de commerce.

Au moins cent kilos de paperasse. Il en feuilleta quelques-uns. Cahiers de bons élèves, appliqués, des cahiers propres avec les titres soulignés d'une encre de couleur, bleue en général. Des « Bien » et des « Très bien », quelques « Excellents » figuraient dans la marge, écrits à la plume sergent-major et à l'encre rouge par son père. Parfois surgissait le cahier de quelques élèves moyens avec leurs classements, quatorzième pour l'un, huitième pour l'autre, ou dixième sur vingt cinq. Des écoliers qui ne pouvaient faire mieux mais qui étaient fiers de ce peu arraché « à la sueur de leur front » comme son père se plaisait à le signaler dans la marge.

Dans le cas personnel de son fils c'était toujours premier quoi qu'il arrive. Il n'aurait pas toléré qu'il occupe une autre place, quitte parfois à tricher un peu. Par exemple en faisant à la maison, la veille et après le repas du soir, une dictée ou un problème très proche de celui de la composition. Peu de cancre lui avaient cédé leurs cahiers. Il chercha parmi ceux de son année scolaire et trouva le cahier de Jeannot Lacase, son voisin de la petite classe de la maternelle jusqu'au collège. Jeannot l'éternel dernier qui se moquait pas mal de son cahier et qui le lui avait donné par bravade. « Peu de dons sauf pour l'agriculture section élevage de pourceaux » avait tracé la plume sergent-major dans la marge d'un redoutable problème SNCF qui avait valu un zéro à Jeannot.

Tantôt, l'encre rouge avec obstination lui prédisait une carrière de chômeur, tantôt il ne lui restait qu'à s'engager dans la Légion étrangère avant de finir à Tataouine. Même un modeste emploi de cantonnier lui semblait fermé. Peu de dons, répétait son père à chaque trimestre avec une rare cruauté. Ce qui signifiait aucun don. Que voulait-il faire comprendre au malheureux Jeannot ?... Jeannot Lacase était maintenant styliste dans une maison de haute couture. « Peu de dons certes, grinçait-il encore aujourd'hui, car l'appréciation paternelle lui était restée sur l'estomac, mais du goût ». Il leur arrivait de dîner ensemble dans un petit restaurant du marais où Jeannot avait ses entrées. Invariablement ce dernier remettait la remarque de son père sur le tapi. Il mit le cahier de côté pour le lui offrir.

– Il aurait pu m'aider non ? râlait Jeannot, au lieu de se foutre de moi avec ses appréciations ironiques. Mon père était violent, il le savait bien. Ils n'étaient pas du même bord politique mais ce n'était pas une raison. De toute façon, ce n'était pas utile de m'humilier, je ne risquais pas de te dépasser. Je n'avais aucun penchant pour le genre d'étude qu'il nous imposait ; j'aspirais à plus de modernisme. Quant au collège, je m'y ennuyais comme un rat dans sa souricière, pour la même raison...

Les leçons de morale étaient particulièrement soignées, et rigides. Il se souvient de l'une de ses maximes favorites. Un matin, il l'avait inscrite au tableau d'une belle écriture anglaise : « La fainéantise est la mère de tous les vices. Un fainéant n'arrive jamais à rien et est à la charge de la société. » Vlan ! Il ne l'envoyait pas dire, le vieux. Elle y était restée affichée au moins quinze jours. Qui est aujourd'hui à la charge de la société dans ces paquets de cahiers qui couvraient plusieurs dizaines d'années ? Hervé Sola qui faisait l'école buissonnière ? Ou le grand Ferrand qui dormait l'après-midi sur son pupitre, ivre mort après avoir sifflé la topette de gnole -du mauvais cognac- que lui glissait son père dans son cartable avant qu'il ne parte pour l'école ? A moins que ce soit Néné Soléro, chasseur d'oiseaux et roi du lance-pierre, qui ne faisait jamais ses devoirs et qui rêvait en classe de safaris africains. Finalement c'est peut-être lui, le député, le fils de l'institut, qui est à la charge de la société ? Député et peut-être bientôt ministre, le Président en avait parlé à Moricet vendredi dernier. Cependant il n'était pas fainéant, mais l'un pouvait aller sans l'autre.

– Un fainéant ça bade tout le temps, disait encore son père. Du patois pour signifier qu'il bayait aux corneilles. C'est même comme ça qu'on le reconnaît, ajoutait-il.

Il eut un sourire. Pour ça, il n'aimait pas que son Antoine bade, ça non. Dès qu'il le voyait les mains dans les poches en train de regarder filer les nuages, ou simplement à rêver allongé sur son lit, hop ! un problème de robinet ou une petite dictée sur le pouce. Même au petit déjeuner, il fallait qu'il révise. C'est ainsi qu'il avait appris à bader en ayant toujours l'air d'être occupé. Ce qui était bien pratique au moment des débats à la Chambre.

– Un député doit connaître tous les électeurs de sa circonscription, avait énoncé son père du ton d'un indiscutable axiome le jour de sa première élection à la Chambre.

– Mais s'il n'a pas le temps ou pas suffisamment de mémoire ? De nos jours papa, un député passe très peu de temps dans sa circonscription.

– Il fait alors comme le père Dupon, un vieux de la vieille d'avant la guerre. « Quel est ton nom ? » demandait-il à celui qui lui était inconnu. « Je m'appelle X » répondait l'interpellé. « Je sais bien que tu t'appelles X, répliquait Dupon ce que je te demande c'est ton prénom ».

Il déconne le vieux, avait-il pensé, de nos jours ce genre de momerie ferait ricaner les gens de son parti et à l'ENA il passerait pour un farfelu peu digne de confiance. Je me vois demander le prénom de mes électeurs et électrices... Ses premiers amours avaient été contrariés, violemment, par ce père qui prétendait qu'il aurait bien le temps plus tard de courir les filles. Bilan des diktats paternels : il avait failli se marier puceau. Même sa mère, pourtant simple ménagère attachée au foyer comme un grillon, et grande amoureuse de son époux, lui déconseillait d'accepter les rendez-vous de ces filles « qui n'étaient pas pour lui ». Ce n'est pas elle qui aurait contrarié son fougueux époux. Quand il élevait la voix, elle préférait quitter la pièce de son pas feutré de souris. Malgré tout, elle avait participé, elle aussi, à sa réussite. En laissant faire, justement... Il doit aussi reconnaître qu'à Hiersac, il n'y avait pas un grand choix de filles de son âge.

Pendant les grandes vacances, ils restaient sur place. Sa mère faisait des confitures, son père préparait la rentrée et lui, le fils unique, faisait des devoirs de vacances sur les cahiers de chez Nathan. Pas ceux de la classe qu'il venait de quitter, oh non ! Ceux de la classe où il allait entrer. « Tu me remercieras plus tard, Antoine ! » bramait son père, un index de diseuse de bonne aventure pointé vers le ciel. Ils étaient tous là ses cahiers de vacances, empilés dans une caisse en carton... En pension à Angoulême jusqu'au Bac, diplôme qu'il avait obtenu à seize ans, pour la plus grande gloire de la famille. Ce jour-là, il n'avait pensé qu'à une chose : il allait enfin quitter Hiersac et la Charente. Aujourd'hui, c'était au feu qu'ils allaient aller ses cahiers ! Tous. Il y avait une cheminée en bas dans le salon. Sous les cahiers de vacances, il découvrit un paquet, un objet plat de la taille d'un grand livre, emballé dans du papier kraft.

Ce puritain qui n'aurait jamais admis que sa femme se mette en maillot de bain, cet obsédé du travail avait donc des secrets ? Un livre à ne pas mettre entre toutes les mains ? A moins que ce soit une collection de photos polissonnes, pourquoi pas. Ou des lettres. Son père aurait eu une liaison ? Hum ! Ça ne correspondait pas au personnage, si empesé, si peu soucieux d'amour. Une fois l'objet déballé il vit qu'il s'agissait d'une ardoise d'écolier.

Une ficelle assez longue passait par deux trous opposés dans le cadre et permettait de la suspendre. Trois mots en partie effacés mais encore bien lisibles s'étalaient sur toute l'ardoise. Il n'était pas nécessaire qu'il les déchiffre ; après une sorte de déclic de sa mémoire, ils avaient jailli sous son crâne avec leur cortège de fureur et d'images venimeuses : **VOLEUR ET MENTEUR**.

Une poussée de fièvre et de rage lui embruma la vue. Il avait gardé ça ! Il ne l'avait même pas effacé. Il l'avait conservé tel quel ! Il n'en revenait pas. Conservée comme la preuve de la faiblesse du fils face à l'exigence morale du père. Face à son inflexibilité de mentor qualité supérieure. Une démonstration de son éthique, comme il disait. Conservée comme d'autres conservent la tête d'un dix-cors, une belle prouesse de chasseur. À moins que ce soit pour son fameux biographe ? Pour montrer quels escaliers arides il avait dû gravir pour en être là où il en était. Foutaises, inepties ! Sottise du père !

Durant tout le temps qui avait suivi, et dès le lendemain de l'incident, car ce n'était rien d'autre qu'un incident mineur, il s'était efforcé d'oublier l'ardoise. Mais son souvenir était tapi comme un scorpion dans un coin de sa mémoire, toujours prêt à lui sauter dessus pour lui filer la fièvre, comme aujourd'hui. Il avait beau le chasser, en minimiser l'importance, le scorpion revenait au moindre signal. Son père l'aurait détruite ou même effacée, cela aurait été un signe de renoncement, de pardon. L'affaire serait devenue l'affaire du fils, quelque chose de personnel qu'il pouvait maîtriser et mener à sa guise, en son âme et conscience. Mais il l'avait gardée intacte pour bien montrer que c'était aussi son problème ; c'était un événement familial « d'une extrême gravité » c'étaient ses termes à ce vieux chien.

Il s'assit sur une malle et sortit son mouchoir. Il s'essuya les mains et le front. Une fine sueur jaillie d'un coup lui mouillait tout le corps. Honte sur lui le fils, mais surtout honte sur ce père qui n'oubliait rien, qui gardait tout, le bon et le mauvais, comme un peseur d'âmes. Pour le jeter aujourd'hui au visage des vivants, à l'image de ces « peu de dons » lancés comme une malédiction à la figure de Jeannot Lacase. Le Grand Inquisiteur, le Père la morale, c'est ainsi que le surnommait Jeannot. Ce qui le faisait rire. Mais il ne riait plus aujourd'hui. Il croyait avoir été pardonné, depuis si longtemps, mais rien du tout. La preuve était sous ses yeux, dans cette ardoise d'écolier. Il avait pourtant tout fait pour cela, et dès le lendemain. Il avait obéi au doigt et à l'œil, s'était marié selon ses vœux, même les prénoms de ses enfants avaient reçu son aval. Pas question de lui résister ; il valait mieux se faire oublier et compter sur le temps pour remettre les compteurs à zéro. Il n'y avait pourtant pas de quoi fouetter un chat. Il devait avoir à l'époque huit ou neuf ans et n'était pas encore dans la classe de son père mais dans celle qui précède. Un mercredi après-midi, en cachette de sa mère, quelques gamements et lui s'étaient rendus dans l'épicerie du village. Ils devaient tous chiper quelque chose. Une sorte de rituel qui devait en faire des amis à vie au sein d'une bande héroïque.

À cause des miroirs il s'était fait pincer alors qu'il volait une plaque de chocolat. Avec les carambars, les autres s'étaient mieux débrouillés. Il avait fallu qu'il fasse le mariole en choisissant une plaque de chocolat difficile à planquer, et la plus chère encore. À l'épicier qui l'interrogeait, il avait déclaré en pleurnichant que ce chocolat était pour son petit frère qui n'en avait jamais goûté parce que sa famille était très pauvre. L'épicier avait prévenu son père. Lequel avait bricolé l'ardoise et l'avait promené le lendemain de classe en classe, des petits aux plus grands, avec ce « voleur et menteur » autour du cou. Il en était tombé malade. Après un « pain sec et à l'eau » d'une semaine il était retourné en classe. Il le fallait bien, malgré qu'il ait préféré se sauver en Afrique ou ailleurs et le plus loin possible. Mais on n'échappe pas comme ça au monde des adultes, et encore moins facilement à celui des enfants.

Par la suite, ses condisciples s'étaient chargés de lui rappeler sa faute ; à lui, le fils de l'instituteur détesté. C'est à ce moment-là qu'il avait eu sa première bagarre avec un grand à la langue trop bien pendue. Il l'avait entendu d'un magistral crochet au menton. Peu après son père qui le tenait à distance et ne lui parlait que du bout des lèvres et seulement pour l'essentiel, s'était rapproché de lui de nouveau. D'un coup de talon il pulvérisa l'ardoise.

Pendant que brûlaient les cahiers, l'incinération du vieux lui revint en mémoire. Il avait souhaité garder l'urne près de lui, à Paris, mais aujourd'hui il n'était plus si sûr que ce soit le bon choix. Finalement, le Grand Inquisiteur ne méritait que la décharge publique. Croyait-il bien faire en lui écrabouillant son enfance ? Après ce qu'il venait de découvrir, il en doutait. C'était juste un charognard, un salaud de charognard. Mais c'était son père.

Pour son Noël de cette même année, au lieu de la bicyclette tant espérée il avait reçu un jeu qui s'appelait « Gendarmes et voleurs ». Il était toujours là d'ailleurs ce jeu, rafistolé de scotch, rangé dans une caisse avec l'imprimerie scolaire, les cartes d'état-major, le rétroprojecteur... Tout un matériel pédagogique acheté par son père, sur ses deniers. « C'est le choix de ton père, lui avait dit sa mère, il pense que ça t'évitera de te faire prendre plus tard. » Tout à sa déception, il n'avait pas saisi l'allusion. Aujourd'hui, il comprenait. S'il avait été si cruellement puni, c'était surtout pour s'être fait prendre. Pour ne pas avoir été assez malin. Son fils, le fils de l'institut, devait être non seulement le meilleur en classe, mais aussi le plus malin... Comme le père Dupon. Cependant cette prise de position à l'opposé de ses convictions, n'avait pas pu se faire chez le Père la morale, sans déchirements, sans renoncements et débats de conscience.

Il déballa un sandwich et ouvrit une bouteille de bordeaux sortie de la cave. Ce vin, là encore, ne correspondait pas à l'image austère qu'il conservait de lui. Tout faire pour que son Antoine réussisse, pour qu'il soit loin devant les autres avait été son seul idéal, son seul engagement, son but unique. Son talent de pédagogue avait été pointé sur cette seule tâche, comme une arme. Exactement comme une arme. Il mesurait aujourd'hui ce que cela avait dû lui coûter d'efforts sur lui-même, d'amour refoulé, et surtout de privations. Car son père aimait voyager, pêcher, naviguer en mer, jouir de ses vacances, il s'en était rendu compte lorsqu'ils s'étaient installés à Royan. Il regretta d'avoir jeté l'ardoise au feu. C'était un chaînon entre son père et lui qu'il avait stupidement détruit, mal conseillé comme toujours par la colère.

Elle avait été laissée intentionnellement comme tout le reste, pour qu'il réfléchisse sur lui-même, sur cette époque si importante qu'avait été son enfance. L'ardoise, semblait-on lui dire aujourd'hui, ne représentait qu'une péripétie, une mésaventure cruelle certes, mais fortifiante face à ce qui l'attendait, car son père ne doutait pas du destin de son fils. Comme député, mais surtout comme ministre il allait souffrir dans son orgueil et avaler des dizaines de couleuvres, de pleins verres de vinaigre, avec le sourire. La moitié du pays, transformée en conjuration vertueuse, allait lui tomber dessus, et pas seulement les épiciers, qui pointerait du doigt ses faiblesses. L'autre moitié réclamerait à grands cris, tenterait d'échanger sa tranquillité contre des prébendes et des privilèges. C'est ce que lui faisait comprendre l'ardoise. Voleur et menteur. Il allait devoir se montrer fort et impitoyable avec les autres, les voleurs et les menteurs ; autant que sévère avec lui-même.

Après tout, se dit-il, pourquoi vendre la villa ? Rien ne presse. Les cendres de ses géniteurs, plutôt que de les abandonner dans un placard, seront tout à fait à leur aise dans le petit jardin, près des rosiers. Il n'était pas obligé non plus de se faire bronzer du matin au soir quand il viendrait ici pendant ses vacances. Et il y avait le Garden, pour le tennis... Il allait attendre que les prix de l'immobilier grimpent encore. C'est du moins ce qu'il dira à Maryse.

<http://www.jean-bernard-papi.com/>

Le coin des poètes

Cécile Négret

Le fauteuil de ma grand-mère



J'ai tenté de jeter, naguère,
Le vieux fauteuil de ma grand-mère,
Une antiquité sans éclat
Que je camouflais sous un drap.

Une petite voix lointaine
Émit en mes pensées sa peine,
Assurant d'infinie valeur
Le souvenir de cette horreur.

Sans daigner me mettre à l'écoute,
Hélas, au bord de la grand-route,
À la merci du mauvais temps,
Je déménageai l'encombrant.

Soudain, tel un coup de tonnerre,
Un élan de vive colère,
Emportée par un vent malin,
La porte claqua sur ma main.

Un cri déchira la campagne,
Ebranlant toute la Bretagne
Et par la douleur assommée,
Je m'écroulai sur le plancher.

Lorsque je repris connaissance,
Une énorme protubérance,
Enrichie d'un noir intensif,
Enrobait le membre fautif.

Saisissant alors le message,
Afin de réparer l'outrage,
En sa demeure, à fond de train,
Je réintégrai l'importun.

Depuis cette insolite affaire,
Le vieux fauteuil de ma grand-mère
A tous les honneurs sous mon toit.
Sûr que cela vaut mieux pour moi !

Lucien Picot (alias Gilles Galion)

La pendule

Est-ce la pendule
 Qui fait le temps ?
 Ou le temps
 Qui fait la pendule ?
 La question n'est pas ridicule
 Car si c'est la pendule
 Qui fait le temps
 On peut rien qu'en tournant
 Ses petites aiguilles
 Soit en avant, soit en arrière,
 Faire avancer
 Ou reculer
 Le petit père
 À la faucille,
 Et curieux comme tu me connais
 C'est bien sûr ce que j'ai fait.
 Je dois te dire d'abord
 Que la pendule était d'accord
 Après m'avoir dit entre nous
 Qu'elle me trouvait un peu fou
 Ce qui de toi à moi
 Ne t'apprend rien je crois,
 Toujours est-il
 Que d'un doigt fébrile
 J'ai fait tourner, tourner, tourner
 A l'envers
 Ses aiguilles de fer
 Qui embrochent le temps,
 Et je l'ai remonté ce temps.
 D'abord je nous ai vus
 A nos débuts
 Lorsque sur un galion
 En une soirée
 Nous avons pris la décision
 De nous aimer,
 Mais tu t'en doutes, j'ai voulu aller plus loin
 Alors j'ai tourné, tourné sans fin
 M'arrêtant sur des images
 Qui mettaient mon cœur au broyage
 Et je me suis blessé
 Et je me suis fait mal
 Et mes larmes ont coulé.
 Alors je devins brutal
 Et j'ai cogné, cogné, cogné
 Sur cette horloge
 Comme si je voulais que mes poings délogent

Tout ce passé
 Dont la vie m'avait privé.
 C'est alors que la pendule m'a dit
 Cesse donc ta folie
 Et plutôt que de regarder derrière obstinément
 Ce qui ne sert à rien
 Vois donc plus loin
 Devant
 Fais tourner mes aiguilles dans le sens normal
 Et dis-moi si tu as toujours mal.
 J'ai obéi
 Et avec la même folie
 J'ai fait tourner d'un même doigt
 Les aiguilles à l'endroit.
 Alors je nous ai vus tous deux
 Ensemble, heureux
 J'ai encore tourné, tourné
 Et je nous ai vus encore tous deux
 Ensemble, heureux
 Alors j'ai tourné longtemps
 Pour aller loin dans le temps
 Et je nous ai vus toujours tous deux
 Ensemble, heureux.
 Certes à chaque image
 Il y avait quelque chose de changé
 Dans nos corps et nos visages,
 Le temps est un sacré laboureur,
 Mais ce qui n'avait pas changé
 Et résisté à la succession des jours
 C'était ce reflet d'amour
 Cette beauté du cœur.
 Et j'ai ainsi tourné, tourné
 Indéfiniment
 Jusqu'au moment
 Où la pendule s'est bloquée
 Un grand silence
 Une douce et tranquille ambiance
 Deux formes étranges
 Qui s'enlacent, se mélangent
 Semblent planer
 Ou danser
 Sur un fond opalin
 Sans jamais se lâcher la main.
 C'est encore et toujours nous deux
 Ensemble, heureux.

Jhavassons avec Goulebenéze à Saintes

Le 19 septembre 2021 à partir de 14 h 30

Déambulation sur les traces de Goulebenéze à Saintes avec :

**Pierre Péronneau, petit-fils de Goulebenéze
 Roger Maixent (Châgnut), Président du Groupe folklorique Aunis-Saintonge
 Guy Chartier (Jhustine), auteur-conteur-patoisant**

Réservation obligatoire au Service d'Art et d'Histoire :

05 46 92 34 26

En fouillant dans la malle aux ancêtres Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

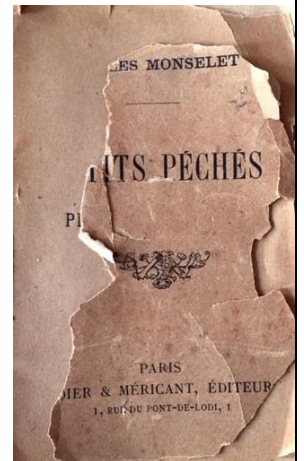


En fouillant dans la malle aux ancêtres, j'ai déniché un petit ouvrage très abîmé, de dimension 14cm/9cm. Ce livre est intitulé « Petits péchés » et est signé par Charles Monselet.

Je n'avais jamais entendu parler de cet auteur, alors je me suis renseigné et voici ce que j'ai appris. Charles Monselet, né à Nantes le 30 avril 1825, et mort à Paris le 19 mai 1888, est un écrivain épicurien, journaliste, romancier, poète et auteur dramatique français. Surnommé « le roi des gastronomes » par ses contemporains, il est, avec Grimod de la Reynière, le baron Brisse et Joseph Favre, l'un des premiers journalistes gastronomiques français.

Parmi les douze nouvelles figurant dans cet ouvrage, j'en ai choisi une qui est pleine de sous-entendus un peu coquins qui devraient

plaire à nos lecteurs ... et à nos lectrices.



L'écho Charles Monselet

- Dix fois, Monsieur le Chevalier ?
- Six fois, Madame la Baronne.
- Vous avez un écho qui répète six fois la même chose ?
- Mot pour mot.
- Mais c'est un écho miraculeux, savez-vous ?
- Oh ! il y en a de plus surprenants encore, baronne. Témoin l'écho du couvent des Carmes de Périgueux, qui va jusqu'à douze.
- L'écho du couvent des Carmes va jusqu'à douze ?
- Oui, baronne !
- Ces moines sont vraiment des gens privilégiés. Et vous n'avez pas pu, chevalier, pousser le vôtre également jusqu'à douze ?
- Hélas ! non, madame.
- Mais comment est-ce donc fait, un écho ? Je n'en ai aucune idée. Cela a-t-il une bouche, des oreilles ?
- Si vous voulez bien me le permettre, madame la baronne, j'aurai l'honneur de vous montrer le mien. Nous sommes voisins de campagne, nos propriétés se touchent ...
- C'est vrai, chevalier.
- Et si vous voulez bien prendre jour ou ... soir...
- Comment, chevalier, votre écho travaille aussi le soir ?
- À toute heure, baronne.
- C'est inimaginable.
- Vous n'aurez qu'à accepter mon bras, et à vous laisser conduire au bout de mon parc dans un petit cabinet de verdure, que j'ai fait arranger tout exprès, et d'où l'on entend particulièrement l'écho.
- Ma foi ! Je suis curieuse à l'excès, chevalier, et je cède à votre invitation. Fixez un jour vous-même.
- Eh bien demain !
- Demain, soit, mais à une condition.
- Laquelle ?
- C'est que je ne veux me rencontrer avec personne dans votre cabinet, surtout avec aucune de ces dames du voisinage.
- Quelle idée ! me croyez-vous assez indiscret ?...
- Voyons, est-ce que Monsieur de Livron ne connaît pas votre écho ?
- Pas du tout, baronne.
- Ni la petite générale ?
- Je vous jure...
- C'est bien ; vous comprenez mes justes susceptibilités.
- L'écho ne fonctionnera que pour vous seule et ne fera fête qu'à vous seule.
- À la bonne heure ! À demain, chevalier.
- À demain, madame la baronne.
- Six fois ... vous l'avez promis ?

- Vous verrez !

Elle était jolie comme un cœur, la baronne Eudoxie de Lauriflamme, avec une nuance de naïveté voulue, qui la rendait encore plus attrayante. Elle continuait la tradition des chercheurs d'esprit du siècle, et y réussissait à ravir. Il vous importe peu, après cela, de savoir quel était son mari et où était son mari. Du moment que le chevalier ne s'en préoccupait pas lui-même, ce mari n'existe pas plus pour nous que pour le chevalier.

Un charmant jeune homme, ce chevalier de Léognan ! Le jeune homme de tous les temps et de toutes les amourettes.

On n'a pas de peine à deviner que la baronne fut exacte au rendez-vous ; elle y vint accompagnée d'une seule femme de chambre. De son côté, le chevalier guettait la baronne avec impatience du haut d'un perron. Il éprouvait pour elle un vif sentiment qu'il sentait grandir de jour en jour, depuis que les hasards d'un séjour à la campagne la lui avaient fait connaître.

Il laissa éclater toute sa joie dès qu'il l'aperçut. La femme de chambre fut consignée dans les appartements, et bientôt le jeune couple se dirigea vers le chemin de l'écho, avec la gaieté qu'on met à une partie de plaisir.

Arrivé à un certain endroit où les arbres formaient un berceau ombreux, le chevalier dit à la baronne :

- C'est ici.

- Ici ? murmura-t-elle avec les apparences de l'émotion.

Et levant ses beaux yeux sur lui :

- Eh bien ! commencez, dit-elle naïvement.

Le chevalier s'empressa d'obéir, et prenant son attitude la plus triomphante, il lança d'une voix sonore cette phrase retentissante :

- J'aime Eudoxie de Lauriflamme !

On eût dit une clameur de coq. L'écho ne se fit pas prier pour redire cette déclaration à pleins poumons. Il la répéta deux fois, trois fois, quatre fois, presque sans reprendre haleine :

- J'aime Eudoxie de Lauriflamme !

La baronne était émerveillée.

Il y eut une légère interruption entre la cinquième et la sixième fois, et pour cette dernière le ton baissa sensiblement.

Mais qu'importe. Le programme annoncé avait été exécuté dans son entier, et la baronne en fit tous ses compliments au chevalier.

- Vous avez un fort bel écho, Monsieur de Léognan, lui dit-elle.

- Un peu inégal, sans doute, répondit-il modestement. Il a ses jours ... mais si vous voulez bien revenir ...

- Certainement, chevalier!

- Il fera mieux, je l'espère

- Il fait déjà très bien comme cela.

Et l'on se salua cérémonieusement.

L'aimable baronne Eudoxie de Lauriflamme fit de fréquentes visites à l'écho du chevalier de Léognan ; elle en revenait chaque fois enchantée.

Une fois cependant son joli visage exprima une petite moue, qui n'échappa point au chevalier.

- Qu'avez-vous, chère amie, demanda-t-il.

On en était depuis quelque temps à « chère amie ».

- Moi ? rien, je vous assure.

- Si fait, vous avez quelque chose.

- Eh bien reprit-elle d'un air moitié riant, moitié sérieux, votre écho n'a répété que cinq fois aujourd'hui.

- Vous croyez ?

- J'en suis sûre.

- Vous avez mal compté ?

- Non, non, dit-elle en tapant de son pied, je suis très forte en arithmétique.

- Je vois, fit à voix basse le chevalier. Il n'en fut que cela ce jour-là.

Mais l'écho s'avisait d'avoir des oublis et des faiblesses autrement caractéristiques.

La baronne ne put s'empêcher d'en faire la remarque, un peu plus aigrement, au chevalier.

- Décidément, votre écho baisse, lui dit-elle ; il vieillit on ne l'entend presque plus.

- On s'en aperçoit, baronne ?

- Absolument ! Je crois qu'il aurait besoin de réparations.

- C'est bien possible; je l'ai peut-être surmené, il faut le laisser reposer pendant quelques jours. Qu'en dites-vous, madame ?

- C'est votre affaire, monsieur.

Enfin, une dernière fois, l'écho s'arrêta piteusement à deux.

Ce fut sa condamnation.

Et, à partir de ce jour, l'adorable petite baronne Eudoxie de Lauriflamme désapprit définitivement le chemin de l'écho de son voisin de campagne.

Sculpteurs en Charente-Maritime

François Wiehn

François Wiehn est un ami. Nous avons, lui et moi, usé les bancs du collège de Saintes il y a ... quelques années. François a réalisé un ouvrage remarquable en deux parties : le « Dictionnaire des peintres de Charente-Maritime ». Nous vous avons présenté le tome 2 dans le Boutillon n° 57 de janvier-février 2018.

François vient de se lancer dans le recensement des sculpteurs qui ont manifesté leur talent en Charente-Maritime. Voici quelques notes sur l'un d'entre eux, Camille Arnold.

ARNOLD Camille, né vers 1820, décédé après 1878.



Camille Arnold a vécu à Saintes à partir de 1844. Il enseigne la peinture et le dessin dans son atelier rue de la Souche. Son activité principale est celle de sculpteur « ornemaniste » c'est-à-dire qu'il effectuait des travaux de réparations dans les cimetières, les églises et couvents de la région.

Camille Arnold rencontre Courbet lors de sa venue en Saintonge en 1862 et il va lui préparer ses toiles, lui servir de modèle pour le « retour de conférence » où il représente un paysan hilare (photo ci-contre).

Une certaine confusion vient de ce que Roger Bonniot (1) émet l'idée qu'il s'appelait en réalité Raphaël mais que par modestie il se faisait appeler Arnold.

Ceci relève de la pure fantaisie. En fait la confusion vient de ce qu'il a eu un fils « illégitime » né en 1847 de « père et

mère inconnus » nommé Raphaël qu'il a élevé en le faisant passer pour son frère (pratique habituelle à l'époque, compte tenu de la législation civile et pénale). Raphaël et ses enfants firent ajouter à leur nom celui de « dit Arnold ».

On doit à Camille Arnold de nombreuses réalisations entre autre, un autel à Saint-Pierre, la tribune à l'église Saint-Palais à Saintes, un autel et une chaire à Saint-Genis-de-Saintonge, à Chermignac la chapelle de la Vierge, des statues : le lecteur, celle de Rainquet au petit séminaire et divers monuments funéraires dont celui de Jean Morand aux Thermes romains. Il a son atelier avec son fils place du Bois d'amour à Saintes.

Il est signalé à Pons une tombe « Fleury » au cimetière ancien de Pons en 1878 qui porte sa signature. A-t-il eu un atelier secondaire ?

En 1887 Camille Arnold (Jeune), sculpteur, est membre correspondant de la Société archéologique et historique de Saintonge.

Son activité essentielle est la sculpture qu'il partage avec son fils Raphaël, Antoine, Émile (2) d'où la difficulté de distinguer ce qui revient à l'un ou à l'autre à partir des années 1865-1867) en particulier les sculptures du temple de Saintes réalisées dans les années 1905-1906.

Son petit-fils Fernand connaîtra une brève carrière de sculpteur. (2)

(1) R. Bonniot « Courbet en Saintonge » ouvrage très complet éditions Klincksiek 1973.

(2) Traité dans « Dictionnaire des peintres de Charente-Maritime » (tome 2) par François Wiehn.

Le coin des fines goules : cassérons sautés

Pierre Péronneau (Maît' Piërre)



Les cassérons, c'est comme ça que nous appelons les chipirons (petites seiches) en Saintonge. C'est au marché de Brizambourg, le samedi matin, que le poissonnier nous a proposé des petits cassérons, déjà préparés.

« Il n'y a plus qu'à les faire cuire, nous a-t-il dit. Vous les faites frire à la poêle, a-t-il ajouté, en gardant les têtes, c'est le meilleur. Vous ajoutez de l'ail, un oignon, et éventuellement du piment, mais pas trop. Et du persil. Vous verrez, c'est délicieux. »

Nous avons testé. Et je peux vous assurer que c'est très bon. Pour 4 à 5 personnes, il faut bien 2 kg de cassérons. Mettre dans la poêle huile et beurre par moitié, faire sauter les cassérons jusqu'à ce qu'ils soient blonds. Ils doivent cuire longtemps à feu doux. Ajoutez l'oignon coupé en tranches fines. Dix minutes avant de les retirer, ajouter un hachis de persil et d'ail, salez, poivrez, et quand le tout est bien doré, servez très chaud.

En accompagnement, je vous conseille du riz. Et bien entendu, une bonne bouteille de vin blanc charentais.

Bon appétit.

Kétoukolé Joël Lamiraud (Jhoë)

Résultats du Kétoukolé n° 77



C'est une colombe, c'est à dire un rabot (mais avec la lame en haut) de tonnelier ou de layetier de grandes dimensions : longueur 1,25 m, hauteur 0,50 m, largeur 0,30 m aux pieds, largeur semelle 0,17 m. Le layetier est un fabricant de coffres en bois de toutes formes destinés à l'emballage. La colombe est constituée d'une poutre montée généralement sur trois pieds dans laquelle est ajustée une lame de métal oblique et très aiguisée, qui sert à dégrossir les pièces de bois. La colombe est taillée dans un bois de fruitier au grain fin du type cormier. Chez le tonnelier, ce rabot est utilisé pour biseauter les longs côtés de la douve, pour devenir douelle.

Les réponses affûtées de nos nominés qui suivent, vont vous en apprendre bien plus encore, sur cet étrange outil.

Le patoisant Bruno Rousse alias Nono Saut'Palisse de Bassac 16 : « Mon père qui était tonnelier, avait cet outil, qu'il nommait coulombe en patois, et qui lui servait à

raboter les merrains avant d'en faire des douelles ».

Jean Jacques Bonnin d'Angoulême 16 : « À c'theure o l'est ine colombe, outil de tonnelier ou de layetier, censément ine vrellope montée su 2,3 ou 4 pattes et qu'avant le ventre en l'air. Ancêtre de la "dégau", elle servait également il me semble à tailler l'angle d'ajustage des douelles.

Maintenant pourquoi une colombe ? Il semble que ce genre d'objet n'ait pas beaucoup de dispositions pour voler ou pour roucouler. (*Couroucoucou paloma* Nana Mouskouri)

De quoi est composée une colombe ? Une grosse pièce de bois équarrie, généralement un fruitier au grain fin, cormier par exemple, dans laquelle a été creusée une lumière permettant l'installation d'une lame semblable à celle d'un rabot et sa cale de réglage, mais la taille au-dessus.

Une grosse pièce de bois équarrie, ça s'appelle une poutre, ça peut aussi s'appeler une colonne, et son doublet columnna, d'où colombe. Et une construction réunissant un ensemble de pièces de bois, généralement apparentes, ça s'appelle un **colombage**. (Centre national de Ressources Textuelles et Lexicales) ».

Thierry Delaunay de Saint Césaire 17 : « La colombe est un grand rabot fixe, sur trépied, à usage des tonneliers et des emballeurs.

La colombe du tonnelier est le plus grand de tous les rabots, il peut atteindre 1,50 mètre.

Retourné, il repose incliné sur un trépied, le taillant en haut. Quand il a quatre pieds, il est horizontal. La plupart des colombes sont taillées dans un quartier de cormier pris à cœur.

Pour protéger le fer et éviter la détérioration, certains artisans recouvrent la colombe d'un couvercle, maintenu avec des charnières en cuir.

Après le travail à la plane, le tonnelier termine la douve sur la colombe. Il l'utilise pour biseauter les longs côtés de la douve. Au lieu de faire courir un rabot sur le bois, il déplace la douve sur la colombe.

Ce biseau détermine la forme définitive du tonneau ; cet angle doit toujours être rayonnant par rapport à la circonférence du tonneau fini. Pour jauger si les douves sont au bon angle, le tonnelier utilise des calibres de toutes sortes et de toutes tailles ».

Pascal Jeanneau de Rioux 17 : « C'est une colombe, cela servait à faire le champ des douelles de barriques ».

Daniel Lemonnier de Rouen 76 : « C'est un banc rabot de tonnelier ». Mais le copain Daniel n'est pas rentré dans la technique, car lui il était banquier ... au CL...

Alain Négret du Pouliguen (44) : « Cette varlope retournée (long rabot), montée sur un trépied, servait probablement à confectionner des bardeaux de châtaignier (réputés imputrescibles). Les bardeaux ou aisseaux sont des tuiles de bois servant à recouvrir les toitures ». Merci Alain d'avoir participé, mais, c'était pas ça.

Le très beau film de 1947 de 22 mn qui suit sur la construction d'un tonneau dans une tonnellerie à la main à Huy en Belgique va certainement vous plaire.

On y voit très distinctement les différentes étapes de construction, en partant de la douve ou merrain dégrossi à la plane plate aidé d'un chevalet à pédale, puis le façonnage des côtés taillés en biseaux avec la plane à creuser dont la lame est cintrée, puis le parachevage en biseaux des côtés à la colombe, la douve devient alors douelle, et les différentes étapes de construction du tonneau continuent, et c'est là tout l'art du métier extraordinaire qu'est celui du tonnelier !...

<https://www.youtube.com/watch?v=Xt-Ny3aVXQ>



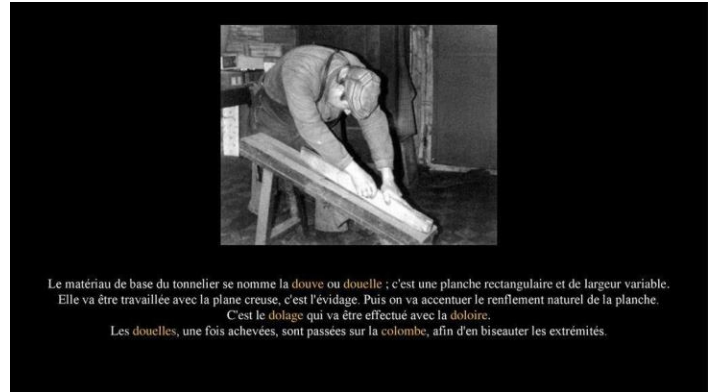
Tonnelier au Moyen Age



Atelier de tonnelier



Colombe de tonnelier



La douelle ou douve, et le tonnelier

Kétoukolé n° 78



Quel est cet objet suspendu au plafond, dans un couloir d'un établissement public de Saintes ?

Indices : longueur 4m en bois, gâchette en métal

Réponse à joel.lamiraud@free.fr

Dans les conversations courantes

Jean-Claude Lucazeau

C'est devenu une habitude, au Boutillon, d'ouvrir notre journal sur un dessin de Jean-Claude Lucazeau. Mais Jean-Claude n'était pas que dessinateur ou peintre, il était également un excellent écrivain, qui savait jouer avec les mots. Pour vous mettre en bouche, voici un petit texte tiré de son dernier livre, « Chronique du clair de lune ... ou de l'autre » édité aux éditions Koikalit chez Christian Robin. Je vous invite d'ailleurs à commander cet ouvrage, vous passerez un excellent moment qui vous fera oublier tous les soucis quotidiens : <https://www.facebook.com/Koikalit/>

Pierre Péronneau (Maït' Piârre)

Dans les conversations courantes, il existe des formules faciles, toutes faites, et qui n'engagent personne. Par exemple : celle qui consiste à dire « qu'il faut de tout pour faire un monde ». Ce qui est faux.

Bien sûr, nous ne sommes pas tous égaux devant la vie, loin de là ! Mais ne nous laissons pas dominer par l'indécente dictature du matérialisme !

Personnellement, je connais une personne qui aime les bons petits plats. Chez elle, à proximité de ses fourneaux, elle dispose de nombreux ustensiles. Figurez-vous qu'elle possède un magnifique faitout, mais qu'elle n'en fait rien.

Ce qui est proprement scandaleux !

Alors que sa voisine, qui le sait, mais qui ne possède rien ... en fait tout un plat !

Franchement, de qui se moque-t-on ?

In sonjhe

Henri-Octave Jousseau

Les bâlins sont à ras d' moué. O fait neut dépeus longtemps. Mettré j'y tout de suite le babouin dans la charve (1) ... Attendons in moument. Dormit, olé presque mourit, et peut-êt' qu'en vivant jhe feré quand même in biâ sonjhe ...

Et vouèlà tout d'in cot in' esprit thi arrive à châ p'tit, tout seul, de peur de me fère poûr.

« Ma boune ganipote, soués tranquille, jhe sons de bons émits, conte me in' histouère ».

Et peur me désenneuiller, a me dessit tout bas :

« Tu sés, jhe seus peurtout. Jhe voués bin loin d'ithi, dans in' endret vour t'as passé ta peurmière jheunesse, in' grand' route thi n'en finit pus, des âbres, ine préee, des mésons. Jhustement, devant mes yeuils, o y en a-t'in', bâtie et rebâtie peur tous tes vieux. Olé même là qu' t'es néssu, in' jhour dau moués d'octob', ola bin des an-nées.

Toué, t'as foutu ton camp. Tes vieux sont dans l'esmentière, mé pusque tu brailles, et coum' jhe sés qu' t'éras les retrouver in' jhour ob' l'aut' peur raster à couté d' zeux peur de bon, jhe vas t' dire aut' chouse de pus consolant. Dors-tu ? »

« Non, jh'acoute ».

« Et bin vouèlà, devant moué, ol'at in' aut' méson, thi n'arait reun de particuyer si a l'était pas si grande. A bronze de monde, thi peurtant ne fait pas beurchouse de brut.

Dans n'in couin, y a deux veilles thi te tricotant des chaussees. Pus près y at ine femme thi fait faire leux peurières à cinq drôles ob' drôlesses thi répétant tout jhaut thieu qu'a leux dit tout bas. Jh' crés même que peur mouments, olé question de toué.

Asteur, é tu content ? Tu vas dormit, jhe pense ! À la r'vouéyure ! »

Et sans qu'o m' séyisse possib'ye de la r'tenit, la ganipote bâzit.

Mé, jhe seus sûr qu'a r'vinra, et thieu cot, quand a sera rentrée dans mon loghis, jhe prenré la boune peurcaution de feurmer mon tareuil (2), peur qu'a s'ensauve pus et reste avec moué pus longtemps, peur de bon, peur teurjhou.

(1) Charve : chanvre, et par extension linge. Se saquer dans la charve : se mettre dans les draps, se mettre au lit.

(2) Tareuil : verrou.



Un peu de vocabulaire Pierre Péronneau (Maît' Piârre)

Patois

Français

Grèle	Tamis
Grimpouner	Cramponner
Grisser	Grincer
Grolle ou grole	Corbeau
Grouée	Couvée
Guarguenâ	Gorge
Guedé	Rassasié
Guenillou	Déguenillé
Gueunasse	Diarrhée
Gueurlas	Tamis pour le grain
Gueurne	Graine. Gueurne d'enneut : graine d'ennui, vieille expression concernant la naissance d'enfants (Doussinet)
Gueurniote	Croûton de pain
Guindounier	Espèce de cerisier donnant des cerises acides, appelées guindoux
Guindoux	Variété de cerise acide que l'on met dans l'alcool
Habillement	Assaisonnement (terme de cuisine). On dit aussi "habiajhe" : « La cagouille, o l'est reun ! Mais l'habiajhe ! l'habiajhe ! l'habiajhe ! » (Goulebenéze, la recette des cagouilles à la Rochelloise)
Heure	Se leuver haute heure : se lever tard, faire la grasse matinée
Heûtre ou heût	Huître. Heutrâ : huître jeune (péjoratif). Voir bordaque
Hûcher	Crier, parler fort
lâbe ou Yâbe	Diable
Ignâ, ignelle	Agneau, agnelle
Infet	Effet
Iorte	Lien, hart du fagot. "Châ fagot trout sa iorte" : se dit d'une jeune fille pas encore mariée (Doussinet). Par ironie, la iorte est l'écharpe tricolore du maire (Doussinet)
Jhabot	Poitrine
Jhabrail	Langage, bavardage
Jhardes	Vêtements. A reyait tellement qu'al en gâtît ses jhardes : elle riait tellement qu'elle fit pipi dans sa culotte
Jharper	Travailler sans efficacité, de manière désordonnée
Jhaser	Plaisanter
Jhaspiner	Discutailler
Jhât ou jhaut	Haut
Jhau	Coq
Jhaune	Jaune. Avoér les zeuils jhaunes : être riche, avoir de l'or
Jhauthiuler	Jhauthiuler dans les limougnières : ruer dans les brancards
Jhavelle	Fagot de sarment de vigne. Excellent pour faire griller une entrecôte
Jheneuil ou gheneuil	Genou
Jhenser	Laver, nettoyer, balayer : "Jhenser la piace"
Jhensour	Balai
Jhobrous	Barbouillé, sale
Jhocrisse	Bon à rien

Une histoire peu connue de Goulebenéze

L'Insémination artificielle racontée par la vouézine Ujhénie à la vouézine Anjhélinâ
(décembre 1949)

Air : Ah ! Mes enfants

I

Ma peur Anjhélinâ, créyez-vous qu'o-n-en est,
La vache à la Mituche vint d'êtr' inséminé,
Ah beurnocion ! beurnocion ! beurnocion !
Asteur, jh'arons pu b'soin de m'ner la vache au viâ
Le taureau s'rat chômeur... l' vétérinair zou frat.
Ah beurnocion !

II

Moun' houm' a dit qu' la vache peurait beun n'en queurvé,
Qu'on d'vrait zou assèyé dessus in député,
Ah beurnocion ! beurnocion ! beurnocion !
Mais l'aut' a-t-éyut poûr et o l'a fait r'thiuler,
L' monde dériant qu'o l'est ine aspèc' d'en... séminé !
Ah beurnocion !

III

Et l'aut' jhour o pressait p' la vache au vieux Bouillé,
Mais o y avait peursoun' o l'tait congés payés,
Ah beurnocion ! beurnocion ! beurnocion !
Et prr' l'inséminer, i l'ant été qu'rit l' maire
Mais i l'était trop vieux... l'at pas peuyut zou faire...
Ah beurnocion !

IV

Jhe sais pas c' qui mettant dans leû foutue seringue,
Zou aviant mélanjhé p' la torre au vieux Badingue,
Ah beurnocion ! beurnocion ! beurnocion !
L' viâ a naissut avec des oreill's de bourrique,
Des soteuill' de goret et la quoue d'in' veill' bique,
Ah beurnocion !

V

Et o cot' pas teurjhou... o y a des cots burots,
I l'avant beun manqué la vache à Gouldebot,
Ah beurnocion ! beurnocion ! beurnocion !
De pu vouèr thyieu taureau o l'avait ébaffé,
L' vétérinair' y en a foutut-t-ine aut' buffée,
Ah beurnocion !

VI

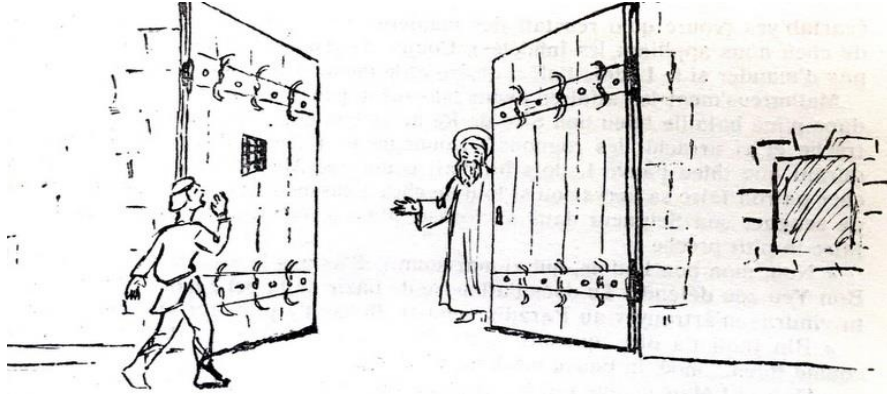
La femme à Célestin (o faut qu'a sèy' dâm'née)
Dit qu'o zi frait point reun de s' fair' inséminer,
Ah beurnocion ! beurnocion ! beurnocion !
I y avait fait comprend' qu'o zi coût'rait trop cher
Et qu'o faut des tickets prr' les matièr' promièr's,
Ah beurnocion !

VII

O s' dit qu' nout' Président prend des dispouzitions
Prr' fair' inséminer tout' l'administration,
Ah beurnocion ! beurnocion ! beurnocion !
Ah si peuviant otout passer l' gouvernement
S'rait-t-ou qu' prr' zi donner in p'tit d' rajhéniss'ment
Ah beurnocion !

Thieu sacré latin Odette Comandon

Extrait des « Contes d'Aunis et Saintonge »



Oi é sûr et çertain que les vieux cheû nous, dans les temps d'autefoés, étiant point poussés dans les écoles coume les drôles d'aneut !

Bin jholi d'aller jhusqu'au çartificat ! Quand au bervet « alimentaire » coume dit l'aute, ol en était s'ment pas question !

On était point des têtes de sots peur thieu, non ! Té, telle que la vieille Médéa, peur pas la noummer ! V'là t'ine femme qui qu'neussait tout thieu sacré latin ! Parole ! Enfin, thieu latin des prières que Moncieu te Thiuré disait dans soun éguyise.

Que le bras m'en seuche si j'hai menti ! J'ai même entendu thielle chère boune Médéa donner toute ine aspyique su thiellés phrases en latin ! Jh'la voés t'encore bouneghen, appouée su son banc d'avant sa porte, égossant des monghettes qu'a l'avait dans sa dome... :

- Oi é qu'a disait, stelle, coume thiellés paroles qui chantant dans les entarr'ments : *Requiescant in pace ! Requiescant in pare !* Vous savez pas de ç'qu'o veut dire ? mes bons enfants ? :

- Non ! que répouniant les quenailles qui badiant d'avant z'elle.

- Eh bin, mes chers drôles, ol é t'ine affaire que n'on chantrolle en souv'nir d'in Chérentais dau temps jhadis !

In Chérentais ? Qu'é-tou que jh'dis ? Pu fort même que thieu : in Rétà ! Voué, et in Rétà conséquent même, pusqu'ol était le Seigneur de nout' île de Ré qu'est don là tout fin jhuste en face de La Rochelle.

Thieu Sire de Ré était p'tant pas fier. Bin convenab'ye avec le monde de chez li... à ç'que disiant ses sujhets teurjhou, qui n'en faziant que des vanteries. Son vâlet, noutamment, in nommé Lodoïs, zi était dévoué pis qu'in cheun !

Dans thieu moument o y avait les Croésades... là-bas dans des pays tout pyien écartab'yes (voue qu'o reustalt des manières d'arsenits de gars q' les Seigneur, de cheû nous app'liant les Infidèles). Coume de jhuste, le Sire de Ré zi fut. Faut pas d'mander si le Lodoïs t'nit a gloére et houneur d'accompagner son maïte !

Malhureus'ment les affaires avant mal tômé peur z'eux. Asteur va-ti pas que dans n'ine bataille thieu bon Sire de Ré arcevit in cot d'épée qui zi fendit la ventrèche et zi arrachit les rognons ? Bouneghen ! I l'était là qui battait son dail durant que thieu pauve Lodoïs braillait coum' ine Madeleine. Pensez : voér son cher patron faire sa kervaison si loin de chez zeusses ! Et dans sa peine, i causait de seuguer son Seigneur dans sa fousse. Mais le mourant trouvit la force de faire in p'tit préche :

- Non, mon bon Lodoïs, qui zi marmounit. T'as pas le dret de te faire périr. Le Bon Yeu zou défend f Tu doés t'attendre de bâzir de ta belle mort... Emprés quoé, tu vindras m'artrouver au Paradis, mon fi. Jh' vâs t'y préparer ine boune piace

- Bin jholi t'à dire, quenait l'aute. Mais Saint Piârre me thyittera-t-i passer coume thieu, moè, in pauve méchant vâlet ?

- Mais si ! Mais si, que fait le Seigneur dans ine darnière buttée. Tu zi diras que tu me rapportes ma cantine que jh'avais confiée sur la terre... Oubyie pas surtout Cantine ! O s'ra le mot de passe... Cantine...

Et le bon Seigneur passit, thyittant là Lodoïs tout carciné par le chagrin. Même qu'ine foés arvenut au pays, emprés bin des aventures, i n'en repenit jhamais le dessus, et qui fut pas bin long à partir li-tou peur l'aute monde. Enfin la délivrance ! Et su le chemin dau Peurgatoère i partit d'in galop en huchant le nom d'son bin-aimé Seigneur :

- Ré, Sire de Ré ! Où é-tou qu'vous êtes saqué ? Ré ? Ré ? que thieu brave gars répeutait.

Saint Piârre, qu'était prévenu, passe sa tête par la chattière en entendant thiellés ébrets : Ré !

- Qui est-ce ?

- Cantine ! lance viv'ment le valet, tout fier de qu'neûtre le mot de passe !

- Passez ! que zi répond alors Saint Piârre en ouvrant tout grand son pourteau !

Et là coument, mes bons p'tits émits, thiéliés mots rajhustés « Ré - Qui est-ce - Cantine - Passez... ». Thiellés paroles célébes avant reusté dans nos prières peur marquer la fidélité des vivants peur les morts !

Voyez bin qu'thieu sacré latin, ol é pas si difficile que thieu... O suffit d'in p'tit d'rasoun'ment peur zou comprendre... !

Les histouères à Pierre Dumousseau

*Ces histoires sont extraites du Grand almanach des Charentes 2021.
Et le grand almanach 2022 est en vente, courez vite l'acheter !*

Émile et Louis, deux braves paysans célibataires de la grande banlieue de Villejésus parcouraient d'un pas nonchalant le foirail de Rouillac de long en large et en travers, comme tous les 27 du mois.

Louis tenait sous son aisselle un grand parapluie bleu de « beurghère ».

Ce jour-là le ciel rouillacais était couvert d'épais nuages sombres et menaçants. Soudain ils se mirent à lâcher de là-haut quelques grosses gouttes molles qui pigmentèrent la chaussée bitumée.

Comme Louis ne semblait pas vouloir réagir à l'averse imminente, Emile lui fit la remarque :

« Dis-don Louis, ol'est p'têt' pas la peune que jhe nous enfondions. Ouv' don ton parapluie.

- Oh, répondit Louis, ol'est pas la peune. O sarvirait à rin ; il est peurcé de partout.

- Eh bin... Pourquoi as-tu pris un parapluie, s'il est peurcé et qu'i doét sarvi à rin ?

- Eh ... c'est que jhe créyais pas qu'ol' allait mouiller, couillon ! »

Logique paysanne charentaise imparable.

Jean Bertin avait toujours élevé des chèvres dans sa ferme de Brizambourg (17) ; ainsi avaient fait avant lui ses père et grand-père. Or un jour Jean Bertin s'était mis en tête de se lancer dans l'élevage bovin. Il avait commencé par acheter une vache reproductrice à un fermier d'Ecoyeux, puis s'était même rendu à l'étranger pour faire l'acquisition d'un taureau de race limousine : au marché à bestiaux de Parthenay, dans les Deux-Sèvres !

Il avait enfermé les deux bêtes dans un même enclos, pensant que l'accouplement ne tarderait pas à se produire, en se basant sur son expérience personnelle.

Hélas, un mois plus tard il ne pouvait que constater l'inaptitude du mâle bovin à conquérir le coeur de la belle blonde d'Aquitaine.

Un matin de foire de Saintes, il rencontre son ami Thomas, de Burie.

« Té, mon vieux Jhean. Alors ? Ta vache est-elle prête à vèler ?

- Ah, o risque pas, répond Jean.

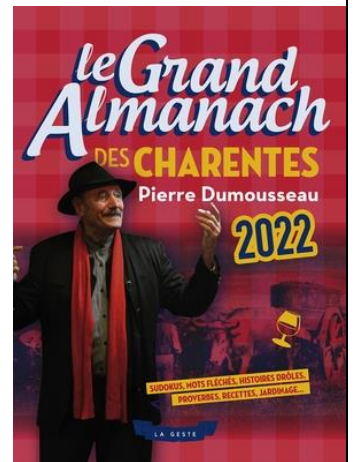
- Coument thieu ? O risque pas ?

- Non. Mon taureau arrive pas à l'approcher. Dès qu'i vint su' la drète, a part à gauche ; dès qu'i s'approche à gauche, a part à drète ; dès qu'i veut li renifler le thiu, a li montre les cornes...

- Oh, fait François, a vint d'Ecoyeux ta vache, non ?

- Oué. Coument zou sais-tu ?

- Eh bin, ma femme vint d'Ecoyeux, alors tu penses ... »



Hommage à Paul Bailly

Paul était un homme d'une grande gentillesse, qui ne manquait pas de rendre hommage à mon grand-père Goulebenéze lors des matinées éponymes. Il habitait à Gémozac, que Goulebenéze avait baptisé Pironville (la ville des oisons). Poitevin d'origine, il avait adopté la Saintonge, faisant fi des bagarres stériles contre le « poitevin-saintongeais ». Il a collaboré à plusieurs reprises à notre journal.

Voici une petite vidéo enregistrée par Benjamin, notre webmaster, lors de la matinée Goulebenéze 2018.

Pierre Péronneau (Maît' Piàrre)

<https://www.youtube.com/watch?v=QqZBalui9a0>

Le Boutillon des Charentes

Rédacteur en chef : Pierre Péronneau (Maît' Piàrre)

pperonneau@orange.fr

Conseiller : Charly Grenon (Maît' Gueurnon)

Webmaster : Benjamin Péronneau (Le fi à Piàrre)

Site internet : <http://journalboutillon.com/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/journalboutillon>